

@

**Édouard CLAPARÈDE**

**Morale et Politique**  
OU  
**Les vacances de la probité**

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"  
fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
<http://classiques.uqac.ca>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi.  
<http://bibliotheque.uqac.ca>

## **Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle :

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...).

Les fichiers (.html,.doc,.pdf,.,rtf,.jpg,.gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.  
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

**Morale et Politique**  
ou Les vacances de la Probité

Sur une idée de mise sur site de Stanislas de Sainte Agathe, un document produit en version numérique par Stanislas de Sainte Agathe et Pierre Palpant, collaborateurs bénévoles,  
Courriels : [stands@free.fr](mailto:stands@free.fr) et [ppalpant@ugac.ca](mailto:ppalpant@ugac.ca).

à partir de :

**MORALE ET POLITIQUE**  
ou Les vacances de la probité

par Edouard CLAPAREDE (1873-1940)

Editions de la Baconnière, Neuchatel, 1940, 202 pages.

Police de caractères utilisée : Verdana, 12 et 10 points.  
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5"x11".

Édition complétée le 13 janvier 2008 à Chicoutimi, Québec.

**Morale et Politique**  
ou Les vacances de la Probité

# TABLE DES MATIÈRES

## [Préface](#)

## [CHAPITRE PREMIER : LA FORCE ET L'ESPRIT](#)

Notre propos. Les idéologies de la Force... s'annexent la vérité. Celle de l'Esprit... limite le moi. Lequel des deux idéaux choisir ? Le « jeu » de l'Esprit, plus difficile. Les solutions par l'Esprit, plus élégantes. La Force est « bête ».

## [CHAPITRE II : LA PROBITÉ](#)

On peut choisir la Force et exalter la guerre (Joseph de Maistre, Moltke, Cherfils, Quinton). Définition de la probité. Les vacances de la probité. *Le Temps* et M. Chamberlain.

## [CHAPITRE III : LES COROLLAIRES DE LA PROBITÉ](#)

§ 1. [Principe de non-infaillibilité et le retour sur soi-même](#). Le communisme ; la diplomatie d'ancien régime d'après M. Edmond Rossier. Le communisme et les chrétiens (Berdiaeff, Denis de Rougemont, Daniel-Rops).

§ 2. [Principe de non-« réalisme », de non-opportunisme](#). Réalité, « réalisme », réalistes. Le comte Sforza, le pasteur André Bouvier. Réalistes conséquents et réalistes intermittents. « M. Chamberlain n'est pas un illusionniste ». Opportunisme et opportunité. Géorgie et Ethiopie. La morale du blanc ou du noir. M. Pierre Kohler. *Le Temps* : les principes et les besoins.

§ 3. [Principe d'impartialité](#). Cécité mentale affective. L'histoire du « Groupe national ». « Ernest Naville est un idéaliste ». Toujours les deux poids et les deux mesures. Belgique et Abyssinie. « Pacifistes... bellicistes ». Assassinats politiques. Les pactes immoraux. Alfred Martin et la neutralité morale. Le culte de la force et la morale chrétienne. Que vaut l'aide militaire des Soviets ?

§ 4. [Principe d'équité](#). « Juger » et « comprendre ». Un parallèle instructif : Conradi et Frankfurter. Guerre et révolution.

§ 5. [Principe de fermeté](#). Une idée juste soutenue par un adversaire : les théories d'Einstein, le service des diaconesses. La S. d. N., Briand.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

« Qu'en pense l'adversaire ? » M. Paul Chaponnière. La question du pacifisme. Le R.U.P.. M. Pierre Kohler. La question des réformes sociales. Nicolet et Jean Sigg.

§ 6. [Principe d'information intégrale](#). Fair play. La thèse de doctorat de M. André Oltramare. Silences. Les munitionnaires et M. de Madariaga. La conspiration du silence, P.T. Lux. Le « parti de l'ordre ». La guerre civile espagnole. La crainte d'être dupe.

§ 7. [L'unicité de la morale, la morale internationale](#). A. Spir. L'orientation nouvelle des esprits.

### CHAPITRE IV : CONSÉQUENCES NÉFASTES DES VACANCES DE LA PROBITÉ

§ 1. [La méfiance réciproque et ses conséquences politiques](#).

§ 2. [Le danger des précédents](#). La Chine et l'Ethiopie.

§ 3. [Mauvais exemple donné à la jeunesse](#). A quoi servent les principes. La seule discipline. M. Streuli et la conscience des Romands.

§ 4. [Désaffection des intellectuels pour la politique](#). Georges Duhamel. Les hommes de parti. Numa Droz. *Prendre parti sans parti pris*. « Rêve cohérent » et « réalité incohérente ».

### CHAPITRE V : FACTEURS PSYCHOLOGIQUES DE L'IMPROBITÉ

§ 1. [Le conflit des moi](#). Drame et comédie. Réflexe d'inhibition mentale.

§ 2. [La peur](#). L'indignation et la distance.

§ 3. [L'intérêt matériel, l'argent](#). La méthode de différence de Stuart Mill. Les méfaits du communisme et les principes motivés par les intérêts. Denis de Rougemont, Daniel-Rops. P.T. Lux. Refoulements. La psychologie de l'argent. « Richesses matérielles et valeur spirituelle ». P.C.. Les affaires et la morale. Les églises.

§ 4. [L'esprit de parti](#). 1. Substitution du moyen à la fin. 2. Abdication du sens critique. 3. Incapacité d'abstraction. Le schnaps et la vodka. 4. Assimilation d'idées par généralisation simpliste. Les « rouges » en Espagne. 5. La puissance du mot. « Ordre », « National ». 6. La fin justifie les moyens. Le gentleman d'après M. Coudenhove.

§ 5. [Le conformisme](#). Le crime de lèse-conformisme. « Dis-moi qui tu es, je te dirai si tu as raison ». Le mariage entre la Force et l'Esprit. « L'Eglise se tait », Marcel Bourquin.

§ 6. [L'intérêt national](#). Le patriotisme et la morale. Le critère du « vrai » patriotisme. Le culte de la Patrie et le culte du Bien. Barrès, Maurras. La

# Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

fonction du patriotisme.

§ 7. [Conclusions](#).

## CHAPITRE VI REMÈDES A L'IMPROBITÉ

§ 1. [L'improbité par imprudence](#).

§ 2. [L'éducation](#).

§ 3. [L'intervention des élites](#). Le non-conformisme des intellectuels : M. Victor Martin. Les églises.

§ 4. [Le rôle possible de la presse](#). Une déclaration de journalistes suisses. Les « erreurs constantes ». Si la grande presse....

L'intelligence est-elle responsable. « Bien penser ».

@

**Morale et Politique**  
ou Les vacances de la Probité

**PREFACE**

@

*J'estime pour ma part que mieux vaudrait... me trouver en désaccord et opposition avec tout le monde que de l'être avec moi-même tout seul et de me contredire.*

SOCRATE, dans le « Gorgias ».

L'ouvrage que nous avons l'honneur de présenter ici au public nous apporte en une heure grave le message d'outre-tombe d'un homme de cœur qui fut un savant illustre et un citoyen convaincu. Et ce qui donne à ces pages une saveur particulière, singulièrement émouvante pour les amis de l'auteur, mais qui ne sera pas moins sensible à ceux qui n'ont pas eu le privilège de le connaître, c'est l'entrelacement qu'on y découvre sans cesse des préoccupations humaines, civiques et scientifiques dont il était animé. Préoccupations conjuguées, nullement mêlées en désordre, mais associées et complémentaires. Aux yeux du savant, les découvertes dans le champ de la vie mentale qui rendaient son nom célèbre ne devaient pas seulement enrichir, par un apport de connaissances nouvelles, le patrimoine humain, elles devaient aussi trouver leur première application dans le cercle proche de sa patrie genevoise et helvétique, dont le perfectionnement et la dignité lui tenaient tellement à cœur qu'il n'a jamais hésité à consacrer beaucoup de temps à des activités

## **Morale et Politique** ou Les vacances de la Probité

civiques. Les pages qui suivent l'attestent du reste abondamment et point n'est besoin d'être un initié pour y retrouver notamment l'écho des luttes qu'il mena longtemps en faveur des idées représentées par son ami le regretté William Martin, à la mémoire duquel il était resté inaltérablement fidèle.

En obéissant ainsi d'une façon si généreuse à la meilleure tradition genevoise qui enseigne à faire marcher de pair le souci de la Science et celui de la Cité, on ne peut pas dire que Claparède sacrifiât alternativement l'un au profit de l'autre. Il eut au contraire l'art, en les associant, de les féconder l'un par l'autre, d'en faire de mutuels collaborateurs. Ce livre en est la vivante preuve. Psychologue expérimental, et très attaché à ce titre, assez ironique à l'égard de la philosophie chez qui, en homme de laboratoire, il était quelque peu porté à ne voir que verbalisme, il a su du moins tenir largement ouvertes sur la cité et sur le monde les fenêtres de ce laboratoire. Mieux encore, il n'a cessé d'y faire entrer comme sujets d'expérience et d'observation les manifestations de la vie nationale auxquelles son activité de citoyen lui avait permis de participer. Ainsi les expériences du patriote alimentaient la méditation du psychologue et ce dernier, en retour, pouvait mettre au service de la vie civique les résultats de ses investigations de savant. Le livre que nous annonçons est caractéristique à cet égard. Il est né de l'observation des réactions de notre vie publique aux événements qui ont marqué l'époque de troubles et de catastrophes qui, ouverte en 1914, va s'accusant toujours



## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

davantage.

L'auteur constate le profond désarroi que ces convulsions ont fait naître chez nous dans les esprits et qui se décèle particulièrement dans un inquiétant divorce entre les principes proclamés d'une part et les propos et les comportements d'autre part, chez beaucoup de ceux qui, journalistes, politiciens, éducateurs, ecclésiastiques, publicistes, prétendent au titre de guides de l'opinion. Une inspiration incohérente ne peut naturellement engendrer dans le public qu'une opinion désordonnée. Et tel est bien le spectacle qui s'offre au psychologue : une pensée et, par suite, une action généralement incohérentes. Ce phénomène est le butin du savant. A lui de le décrire et d'en découvrir les causes, d'en supputer les conséquences pour la vie individuelle et collective. Mais le savant s'abstient de juger. Tout au plus se contentera-t-il d'avertir ses lecteurs : « Si vous professez les principes de la morale chrétienne, la logique et les lois du fonctionnement de la pensée raisonnable exigent que vous ne vous contredisiez pas vous-mêmes en parlant et en agissant, à l'occasion, au mépris de ces principes, sans avoir même l'air parfois de vous en douter. La cohérence de votre vie mentale le veut. Mais l'exigence serait la même si vous adoptiez d'autres principes de départ ou des principes opposés. Là dessus je n'ai pas de conseils à vous donner. Ce n'est pas mon métier de savant ».

L'idéal du savant est de ne jamais prononcer de jugement de valeur. Cette abstention lui est-elle réellement possible, en tous

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

cas dans les sciences de l'homme ? L'ouvrage ci-après peut fournir, croyons-nous, des arguments à la thèse contraire, mais ce n'est pas ici le lieu d'y insister. En tout cas, si le savant s'efforce à cette impassibilité morale, l'homme et le citoyen ne le peuvent ni ne le doivent. Ils ont, clairement ou confusément, conscience qu'il faut prendre parti, et le psychologue-citoyen dont nous parlons, plus clairement que quiconque. Le spectacle du monde lui a révélé l'antagonisme tragique de deux conceptions de la vie, celle qui réduit tout à de simples rapports de force, fait de la seule force l'arbitre des destinées de la collectivité humaine, et celle qui tend à donner la première place à l'esprit, substituant à la force la collaboration volontaire fondée sur la persuasion. En déduisant les conséquences de ces deux attitudes pour la vie sociale et internationale, le savant est déjà sur la route qui mènera l'homme en lui au choix, selon que ces conséquences lui paraîtront souhaitables ou à rejeter, bonnes ou mauvaises. Et voilà que se lève le redoutable et vital problème du bien qui domine toute la vie de l'humanité. L'idéologie de l'esprit est-elle *meilleure* que celle de la force ? contient-elle plus de vérité que celle de la force ? Tel est le point essentiel. Ce n'est pas celui qui dans le présent ouvrage tient le plus de place, quoiqu'il soit abordé au début et de manière fort intéressante. Toutefois le centre de gravité du livre n'est pas là. Nous sommes cependant persuadé que la réponse à cette question domine tout le débat qui fait le sujet de ce livre. A en juger par le temps qu'il a consacré à l'examen de cette question, il semblerait que, pour l'auteur, la réponse à lui donner va presque de soi. Or, si tant

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

d'esprits hésitent, comme Claparède le montre si bien, entre l'adhésion à l'esprit ou à la force, n'est-ce pas parce que, éblouis par les exploits de celle-ci, ils la croient par là-même justifiée ? Du moment quelle parvient à ses fins, se disent-ils, sans se demander quelle sera la durée de son triomphe et à quel prix il s'achète, c'est qu'elle a peut-être raison ; peut-être, après tout, est-elle le bien, la vérité. La tiédeur de la conviction dans la valeur souveraine de l'esprit nous paraît donc constituer une des causes fondamentales à ajouter à celles que Claparède a si bien repérées, de ce phénomène évident que, d'une façon un peu sensationnelle, il a baptisé les « vacances de la probité ». Cette remarque, il n'est plus là, hélas ! pour nous entendre la lui présenter, mais nous sommes certain qu'il l'eût accueillie avec cette bienveillance d'esprit et cette modestie qui dénotaient en lui le savant de race et donnaient tant de charme à son commerce. Mais nous ne serions pas fidèles à son idéal, si nous ne nous efforcions de pousser plus loin le sillon qu'il a commencé, d'approfondir encore les questions qu'il a creusées.

On notera une remarquable coïncidence entre les thèmes de ce livre et plus d'un des dialogues de Platon. Il y avait en effet dans la personne de Claparède, que cet ouvrage reflète si parfaitement, une veine socratique. Elle se reconnaît à cette association savoureuse d'un profond sérieux moral et d'une grande puissance dialectique avec le goût des exemples concrets et pittoresques, la simplicité directe de l'exposé. Comme Socrate, il était incapable de se satisfaire de fausses raisons ; il les

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

démasquait avec une impitoyable logique, ce qui ne lui attirait pas toujours de la part des victimes de sa critique une reconnaissance extrême. Elles oubliaient, comme autrefois celles de l'Athénien, qu'il s'en prenait à leur erreur et non à leur personne et qu'il pourchassait cette erreur en lui-même non moins impitoyablement que chez autrui. Autre analogie avec le fils de la sage-femme, il fut abondamment traité de rêveur au nom d'un prétendu réalisme qui n'est la plupart du temps que l'art de se cacher à soi-même ses compromissions sous des prétextes fallacieusement honorables. Les Calliclès, les Polos et les Anytos qu'il rencontra sur sa route ne surent pas voir que s'il réprouvait inflexiblement le manque de sincérité envers soi-même comme un crime envers l'esprit, il était prêt à reconnaître certains états de nécessité capables d'enchaîner l'action et la parole ; encore ne fallait-il pas laisser leur empire s'étendre au domaine intérieur et leur permettre de fausser la pensée ; autrement la désagrégation morale commence.

Socratique, enfin, ce livre le sera, par l'aiguillon qu'il laisse dans nos consciences. Il exaspérera et enthousiasmera, du moins nous l'espérons, car s'il ne rencontrait que de l'indifférence, ce serait un présage sinistre. On a beaucoup parlé, un temps, chez nous de « défense spirituelle ». Quel meilleur moyen pour y contribuer que de mettre l'esprit en garde contre les embûches que lui tend sa propre faiblesse, lui faire voir clairement l'enjeu de la partie qui se joue et l'armer pour la bonne cause ? Ce n'est pas dans la confusion des idées, l'incohérence intellectuelle,

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

l'ignorance volontaire des risques du moment que l'opinion publique puisera la force de résistance dont elle a tant besoin. Ce qu'il nous faut, c'est de prendre virilement conscience des dangers qui nous menacent, en nous sous forme de penchants, hors de nous sous forme de pressions de tout ordre. Aussi tout ce qui contribue à répandre la clarté dans les esprits, même une clarté amère, fait œuvre de salubrité. Ainsi pensait celui dont nous transmettons à ses concitoyens le message posthume en leur rappelant que son but ne fut jamais de blesser personne mais de travailler à harmoniser le culte de la patrie avec l'obéissance aux exigences supérieures de la vérité et de la justice.

Dans l'accomplissement de cette mission il aurait pu espérer être relayé par son fils <sup>1</sup> en qui il avait de justes raisons d'escompter un continuateur de son effort et de sa pensée. Ayant eu le chagrin de le voir partir avant lui, il ne nous lègue, au lieu d'une voix vivante, que ces quelques pages, mais elles n'en constituent qu'un avertissement plus émouvant, plus digne d'être écouté avec le respect que commandent la gravité des questions débattues et le caractère de l'écrivain.

Victor MARTIN.

---

<sup>1</sup> Jean-Louis Claparède. Reflets de sa vie. Présentation par Charles Bauduin. Nouvelle édition Delachaux & Niestlé, Neuchâtel et Paris. 1939.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

L'origine de ce livre est dans une conférence donnée, en février 1939, sous les auspices des Amis de la Pensée Protestante à Genève d'abord, puis à La Chaux-de-Fonds. Désireux d'en étendre l'influence, un périodique de Genève, le *Messenger social*, pria Claparède de la rédiger et de la faire paraître dans ses colonnes. Claparède ne put accéder à ce désir sans développer beaucoup les notes qu'il avait prises : il donna sous un titre commun : « Morale et politique » huit articles qui parurent du 25 février au 10 octobre 1939. On les retrouvera dans les pages 9 à 102 <sup>1</sup> du présent volume. Entraîné par l'actualité, il y ajouta (*Messenger social* du 10 janvier 1940) une critique fortement pensée, et sévère, de la neutralité de la Suisse telle que la défendait alors M. Motta. Malgré l'importance qu'il y attachait, Claparède considérait cet article comme une digression : dans la Table des matières, très soigneusement préparée, qu'il a jointe à son manuscrit, on n'en retrouve pas la mention. Les chapitres parus dans le *Messenger social* n'avaient pas épuisé la matière mais, soucieux de ne pas lasser la patience des lecteurs et de ne pas abuser de l'hospitalité qu'on lui avait offerte avec tant d'empressement, il continua de développer le sujet qui s'était imposé à sa raison et à sa conscience avec l'intention de publier un jour le tout en un petit volume. Les dernières pages qu'il ait rédigées sont, sauf erreur, du milieu de juillet 1940. Le chapitre sur [l'esprit national](#) (p. 159-165) a paru, sous un autre titre, en hommage à Albert Sechehaye dans *L'Essor* du 5 juillet 1940.

Edouard Claparède est mort le 29 septembre sans avoir pu mettre la dernière main à ce livre qui lui tenait si fort à cœur. Il a dû confier à un ami le soin de le faire paraître. La rédaction en était cependant à peu

---

<sup>1</sup> [css : soit jusqu'au § 6 inclus du chap. III]

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

près complètement achevée. Pour les dernières pages seulement (p. 180-190) il a fallu assembler, et relier par quelques mots, des notes déjà groupées.

Les dernières instructions de Claparède nous laissaient une grande latitude. Mais son livre avait pris la majesté d'un testament. Sur l'avis d'un homme pour lequel Claparède avait la plus haute estime, nous avons néanmoins laissé tomber deux ou trois paragraphes des articles publiés. Les circonstances que traverse la Suisse ont obligé encore à une douzaine de retouches sur lesquelles il ne nous est pas loisible d'insister. Souhaitons que, le plus tôt possible, une édition du texte original de Claparède puisse voir le jour dans un monde où les longues vacances que connaissent aujourd'hui la probité et beaucoup d'autres vertus seront enfin terminées.

P. B.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Travaillons à bien penser, c'est le principe de la morale.  
PASCAL.

Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient.  
BOSSUET.

L'homme se défend tant qu'il peut contre le vrai, comme un enfant contre une médecine.  
H-F. AMIEL.

Tout ce qui implique une contradiction est fatalement destiné, tôt ou tard, à se désagréger ou à disparaître.  
A. SPIR

Dans l'état présent du monde, plus que jamais, la vérité seule est salutaire, même, et peut-être surtout, quand elle n'est pas agréable.

Pierre BERNUS  
*Journal de Genève*  
17 février 1938.

Il y a des silences qui déshonorent un homme, surtout lorsque cet homme est citoyen d'un petit pays et qu'il voit l'insolent triomphe de la force sur la moralité internationale.

René PAYOT  
*Journal De Genève*  
18 mars 1939.



## CHAPITRE PREMIER

### LA FORCE ET L'ESPRIT

@

La question de la Morale et de la Politique est d'une cruelle actualité. Il en a d'ailleurs toujours été ainsi, je veux dire qu'à toutes les époques elle était d'actualité. Et les remarques qui suivent auraient aussi bien pu être présentées en 1909 ou en 1889. Les événements auxquels nous assistons depuis quelques années nous font cependant apercevoir, comme au travers d'une loupe énorme, certaines abdications morales, doublées du reste de non moins curieuses abdications intellectuelles. Ces abdications ne laissent pas d'intéresser le psychologue, sans être rien de très nouveau pour lui. Elles méritent surtout de retenir l'attention du moraliste chrétien, comme celle du simple honnête homme.

Mon propos n'est pas, d'ailleurs, de critiquer tels ou tels événements de la vie nationale ou internationale, en les considérant en eux-

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

mêmes, mais seulement d'examiner les réactions qu'ils produisent dans nos milieux bourgeois soi-disant pénétrés de la morale chrétienne et vitupérant, à journée faite, les « sans-Dieu ».

Il appert en effet que ces réactions, étant souvent le contraire de ce qu'elle devraient être, vont grossir le courant favorable à la Force, alors que ceux qui s'en rendent coupables souhaitent sincèrement le triomphe de l'Esprit. Invraisemblables contradictions logiques ! Il n'y aurait qu'à en sourire si elles n'entraînaient pas les conséquences les plus redoutables pour la vie publique et aussi pour la vie privée, en disloquant les notions morales les plus élémentaires.

### **LA FORCE ET L'ESPRIT**

Une politique, en tant qu'elle est l'expression d'un idéal — ce qu'on appelle aujourd'hui une idéologie — ne saurait être discutée, car elle enferme un credo philosophique (social, moral,

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

religieux, ou esthétique). Or un credo ne peut être discuté ; on ne peut le démontrer par a+b. C'est un Absolu, que chacun accepte ou rejette suivant qu'il le juge bon ou mauvais, beau ou laid.

Je pense que l'on peut répartir, en dépit de leurs infinies différences de détail, toutes les idéologies en deux groupes, celles de la Force, et celles de l'Esprit.

I. — Les idéologies de la FORCE prennent pour idéal la puissance. Pour elles, le *bien* est ce qui assure ou augmente celle-ci, le *mal*, tout ce qui est capable de l'ébranler. La religion de la Force est assurément une religion fort séduisante. C'est qu'elle répond à des tendances très profondes, ancrées depuis toujours dans tout organisme vivant. La lutte pour l'existence anime tous les êtres, du bas en haut de l'échelle, depuis les plus humbles réactions de défense d'un infusoire jusqu'à la « volonté de puissance » d'un Nietzsche. Nos dispositions agressives tendent à se déchaîner envers tout ce qui contrarie la libre expansion de notre moi. Toute l'humanité passée, toute l'animalité, dont

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

les échos résonnent encore au-dedans de nous, dont les passions bouillonnent au tréfonds de nos êtres, nous convient à choisir l'idéologie de la Force.

La Force, je l'ai dit, s'annexe tout ce qui peut la servir, même la vérité, même la justice ! Ouvrez *Mein Kampf* à la page 200 de la *Volksausgabe* et vous y lirez :

La propagande... n'a pas à rechercher objectivement la vérité, dans la mesure où celle-ci est favorable aux autres, pour la présenter ensuite à la masse avec une sincérité doctrinaire ; elle a à servir sans relâche la cause propre qui lui est confiée. — On a commis une erreur fondamentale (*grundfalsch*), au cours de la discussion sur la culpabilité dans le déclenchement de la guerre, en s'efforçant seulement de montrer que l'Allemagne ne pouvait pas être rendue responsable de la catastrophe ; ce qu'il fallait faire, c'était imputer la faute exclusivement à l'adversaire, même si cela n'était pas conforme aux faits...

C'est clair et net : pour les dictatures, n'est juste et vrai que ce qui ne risque pas de porter atteinte à la Force. A leur propre Force, bien entendu. Car est juste et vrai tout ce qui porte

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

atteinte à celle de l'adversaire.

La Force hait la liberté, et avec raison : car la liberté est l'atmosphère où s'épanouissent d'elles-mêmes la vérité et la justice, comme certaines fleurs sortent du sol dès que celui-ci est ensoleillé.

La Force a un prestige énorme. Beaucoup de gens, pourtant pas inintelligents, sont véritablement conquis par les parades, par la violence de certains discours, où les éclats de voix tiennent lieu d'arguments.

Mais soyons juste, et reconnaissons que la doctrine de la Force a ses beautés : ne suscite-t-elle pas des actes magnifiques d'héroïsme, d'abnégation ? A tel point que, dépeinte par ses zéloteurs, elle fait figure de religion. Les dictateurs ont su idéaliser la Force, alors que trop souvent nous n'avons su, nous, que matérialiser l'Esprit.

II. — En face de ces manifestations superbes, de ces panaches, de ces bruits de bottes, de ces exhibitions sonores, l'ESPRIT fait pauvre figure. Assurément, il n'est pas

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

spectaculaire. Il ne s'appuie que sur le cœur et sur la raison, c'est-à-dire sur des tendances encore très fragiles, parce que très nouvelles, très récentes, dans l'histoire de l'humanité, des tendances qui sont encore loin aujourd'hui d'y avoir conquis — nous ne le voyons que trop — droit de cité.

Tandis que la doctrine de la Force est fondée sur l'affirmation inconditionnée du Moi, et pousse constamment à l'extension de sa puissance — puissance personnelle (égoïsme), ou puissance symbolisée dans celle de l'extension de la collectivité (égoïsme sacré, impérialisme), — la doctrine de l'Esprit, au contraire, expose constamment le Moi à une limitation de sa puissance : limitation dans l'ordre intellectuel, c'est la *Vérité*, limitation en faveur de la puissance des autres, c'est le *Droit*.

C'est ainsi que, pour les adeptes de la Force, celle-ci apparaît comme une affirmation, l'Esprit comme un renoncement. Mais peut-être bien les adeptes de l'Esprit sont-ils en droit d'envisager les choses d'une façon exactement contraire.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

### LEQUEL DE CES DEUX IDÉAUX FAUT-IL CHOISIR ?

Pour les chrétiens et ceux qui se réclament de la morale chrétienne, le choix ne peut faire aucun doute. La politique de l'Esprit découle de cette morale même, qui prescrit le culte de la justice et de la vérité, l'amour du prochain, la charité.

Mais il me semble que, même abstraction faite de toute idée morale, la politique de l'Esprit présente encore des aspects bien séduisants — d'ordre esthétique, si l'on veut — susceptibles d'attirer un dilettante. On regarderait alors le développement des valeurs spirituelles, l'établissement, par exemple, d'une société des nations fondée sur le respect du droit, sur la bonne foi, sur la coopération fraternelle, non plus comme une obligation morale, mais comme la poursuite d'un magnifique jeu...

Or ce jeu, consistant à faire triompher l'Esprit, me semble l'emporter de beaucoup en intérêt sur le jeu de la Force, d'abord parce qu'il est infiniment *plus difficile*. (Tout sportif, n'est-il pas vrai, met son point d'honneur à « jouer la

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

difficulté », et la difficulté à vaincre augmente la gloire du triomphe). Et l'expérience montre que le jeu de la Force est tout au contraire un jeu de facilité : il est aisé d'entraîner les foules sur la pente de la Force. A-t-on jamais vu un philosophe ou un prêtre, un penseur ou un chef d'Eglise rassembler autour de lui des multitudes comparables à celles qui accourent à l'appel de nos dictateurs contemporains ? — Les faits nous montrent donc, à l'évidence, qu'il est plus aisé de galvaniser les hommes en leur prêchant l'évangile de la Force que celui de l'Esprit.

La pensée a, en tout cas, une supériorité sur la force : la pensée peut penser la force, la force ne peut jamais forcer la pensée. (Tout ce qu'elle peut faire, et c'est ce dont elle ne s'est pas privée au cours des siècles, c'est d'empêcher le penseur d'exprimer sa pensée, en l'emprisonnant, en le martyrisant, en l'assassinant.)

Voici encore une autre preuve de cette « facilité » du jeu de la Force, par opposition à celui de l'Esprit. La vie pose aux êtres vivants une foule de problèmes, car la vie même les



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

met en perpétuel conflit. Or, les solutions par la Force sont les seules que l'on voit mises en pratique par les animaux et par les peuples primitifs ou barbares. Elles sont seules à leur portée. Les solutions par l'Esprit représentent une découverte nouvelle au cours du développement de l'humanité. Découverte que certains, par l'effet d'une curieuse régression psychique, voudraient anéantir, sans doute parce qu'elle implique des conduites supérieures encore trop difficiles pour eux...

Les solutions par l'Esprit n'ont pas seulement pour caractère d'être plus difficiles ; elles sont encore beaucoup *plus élégantes*. Élégantes, parce qu'elles résolvent les conflits d'une façon infiniment plus économique. Un monde où le respect du droit aurait écarté tout danger de guerre économiserait une quantité énorme de forces, de temps, d'argent, de luttés, de sang, de souffrances et de vies. Le régime de la Force implique au contraire, pour se maintenir, un gaspillage fantastique : songeons seulement aux milliards enfouis dans les armements. Eh bien ! que ceux-ci soient accumulés à titre

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

préventif, et se rouillent ou se démodent sans être utilisés, ou qu'ils soient employés réellement dans une guerre, dans l'un ou l'autre cas, que de richesses détruites (sans parler du reste) ! Le régime de la Force apparaît comme un système mal équilibré, dont les éléments tendent à leur propre destruction, qui ne présente donc pas cette harmonie intérieure caractéristique de la vraie beauté.

En résumé, la Force est « bête », au sens propre de ce mot ; elle est la solution des bêtes, solution brutale, bestiale. La Force est un peu, dans le domaine psychologique, ce qu'est la pesanteur dans le domaine physique : elle représente une chute, elle va de haut en bas, elle suit la pente des instincts naturels. L'Esprit, lui, remonte cette pente, et c'est en cela qu'il a quelque chose de surnaturel. Il se dirige vers le ciel.

Ne la trouvez-vous pas émouvante, cette ascension de l'Esprit, — de l'Esprit, encore inexistant chez l'animal, dont la première lueur marque l'aurore de l'humanité, et qui, bientôt traqué, pourchassé, attaqué de toutes parts par

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

les suppôts de la Force, mais confiant dans sa destinée, poursuit inlassablement sa route faite d'espairs et de déceptions, surmonte patiemment tous les obstacles, allant toujours bravement dans le sens de la plus grande résistance, — puis de nouveau brimé, persécuté, anéanti, renaît constamment de ses cendres, comme si la mort de ses martyrs lui insufflait la vie...

Pour triompher des forces coalisées contre lui, l'Esprit a besoin de la collaboration de toutes les bonnes volontés. Qui ne se sent tenté de lui apporter la sienne ?

@

## CHAPITRE II

### LA PROBITÉ

@

On peut cependant, si l'on veut, choisir la politique de la Force. C'est admissible. De nombreux et illustres personnages l'ont fait. Et ils ont célébré la guerre, car la guerre, c'est la grande fête de la Force ; c'en est les saturnales (avec feux d'artifice). Joseph de Maistre, on le sait, déclarait que la guerre est « d'essence divine ». Il a eu de nombreux disciples. Pour le maréchal de Moltke (1871), « la guerre est un des éléments de l'ordre établi par Dieu dans le monde » ; et le général français Cherfils écrivait en 1912 : « La guerre est un bien en soi. » A ce sujet, rien n'est plus curieux que le livre de René Quinton (le biologiste-philosophe inventeur du traitement de diverses affections par injection d'eau de mer), intitulé *Maximes sur la guerre*, et publié en 1930, après sa mort. C'est, sous forme de « maximes », une constante apologie de la force, de la lutte, qui,

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

étant admis le genre, ne manque pas de grandeur. Trois échantillons, pris au hasard : « La guerre est le mode noble de l'activité humaine », « La guerre impose la règle et ouvre le chemin des vertus », « Le mâle qui tue sauve le monde ».

Ce qui n'est pas admissible, c'est, si l'on a choisi l'Esprit, de pratiquer une politique qui le renie. Cette trahison s'appelle une défaillance de la probité.

La *probité*, en effet, est *la fidélité aux principes que l'on a délibérément choisis*. Elle n'est elle-même ni la vérité, ni la justice, ni la charité. Elle est le constant souci de conformer ses actes aux règles que l'on a acceptées et reconnues comme justes et bonnes. C'est dire que le partisan de la Force ne manque pas de probité... On ne saurait le juger d'après des critères spirituels que lui-même répudie — ou n'utilise que lorsqu'ils peuvent servir sa cause.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

### LES VACANCES DE LA PROBITÉ

Or, l'observation la plus élémentaire montre que beaucoup de gens qui prétendent défendre une idéologie de l'Esprit, empruntent leurs armes à l'arsenal de la Force. Il semble que les principes moraux, que les préceptes du christianisme, qu'ils défendaient si vigoureusement contre les communistes, cessent subitement de les intéresser lorsqu'ils ne cadrent plus avec leurs intérêts. Oh ! sans doute, ces principes, on ne les renie pas ouvertement. On n'a pas cette franchise. Mais, sans avoir l'air de rien, on les met prudemment en vacances. Et ce sont, du même coup, les vacances de la probité.

On rencontre, dans la presse, des euphémismes délicieux pour désigner cet abandon des principes. En voici un que j'emprunte au *Temps* du 24 mars 1938. Ce journal reconnaît que l'indignation soulevée en Angleterre par la politique extérieure de l'Italie fasciste « du point de vue des principes était peut-être justifiée ». Néanmoins, il félicite M.

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

Chamberlain de sa politique :

Elle a indiscutablement une force : elle ne traîne pas après soi les préjugés, ou si l'on veut les traditions, que conservent forcément, en dépit de leur bonne volonté, ceux qui se sont longtemps attachés à une politique adroite à son heure, mais que les circonstances ont rendue périmée. L'exemple le plus frappant de cette liberté d'esprit avec laquelle le premier ministre britannique considère les faits internationaux est donné par son attitude à l'égard de l'Italie.

Que de circonlocutions pour dire tout simplement ceci : l'attachement aux principes, au respect du droit, à l'inviolabilité des traités, nous nous en moquons complètement, tout au plus nous intéresse-t-il lorsqu'il nous est utile. Comme on n'a pas le courage de cette franchise, on recourt à une rhétorique qui serait tout ce qu'il y a de plus drôle si, justement, elle n'était tragiquement désolante. Vous avez bien lu : rester fidèle aux principes, c'est « traîner après soi des préjugés » ; s'en libérer, c'est-à-dire trahir, c'est montrer de « la liberté d'esprit » ; avoir, dans le passé, tenté de

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

respecter ces principes, c'est « avoir été longtemps attaché à une politique adroite à son heure... » Admirons la façon ingénieuse dont on entraîne le bon lecteur bourgeois au culte de la probité !... Non ! j' aime mieux, en dépit de son cynisme, la belle franchise des dictateurs !

@



## CHAPITRE III

### LES COROLLAIRES DE LA PROBITÉ

@

De la probité découlent, pour la vie de tous les jours, vie privée et vie publique, un certain nombre de règles pratiques que j'appellerai *les corollaires de la probité*. Ces corollaires, je pense qu'il n'est pas inutile de les formuler. Car si, dans les discours et dans les écrits, on ne cesse de célébrer les valeurs spirituelles, dans la pratique on ne se fait pas faute d'éluider les devoirs qu'elles commandent. Ces devoirs, il faut avoir le courage de les regarder en face. Le mal de notre temps, c'est peut-être bien de se laisser bercer par les affirmations généreuses, mais aussi très générales, sans chercher à se représenter avec précision quels comportements elles impliquent.

Voici quelques-uns de ces corollaires ; je ne prétends pas, loin de là, les énumérer tous :

Nous avons d'abord le principe de *non-infaillibilité* ; — celui de *non-réalisme*, de *non-*

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

*opportunisme* (il faut accepter les préceptes moraux avec toutes leurs conséquences) ; — celui d'*impartialité* (employer la même balance pour peser les actes de ses amis et de ses adversaires) ; — celui d'*équité*, qui n'est qu'un aspect spécial du précédent (les mêmes principes qui valent pour nous valent aussi pour nos adversaires) ; — le principe d'*information intégrale* (dissimuler une partie de la vérité au détriment d'un adversaire ou en faveur d'un partenaire, et cela dans la mesure où cette dissimulation altère la physionomie morale de cet adversaire ou de ce partenaire, est faire un faux). — Notons encore ce qu'on pourrait appeler le principe de *fermeté* (les fautes que peuvent commettre nos adversaires ne nous dispensent pas de nos devoirs intellectuels et moraux). — Et enfin, le principe de *l'internationalité de la morale* (comme il n'y a pas deux façons de concevoir la vérité, le droit, la justice, — la morale internationale relève des mêmes principes, exactement, que la morale individuelle).

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

### § 1. PRINCIPE DE NON-INFAILLIBILITÉ ET DE RETOUR SUR SOI-MÊME

@

La non-infaillibilité, c'est bien le principe protestant par excellence. Il est aussi celui de tout homme qui réfléchit, qui sait que la vérité est une fin difficile à atteindre (à supposer qu'on y puisse jamais parvenir), et que nous sommes enclins à de multiples erreurs. Le chrétien, tout spécialement, doit songer à ses propres responsabilités, avant de condamner les fautes des autres.

Or, si nous observons la conduite des divers partis politiques — et il est facile d'en suivre les épisodes en lisant leurs journaux, — nous avons l'impression d'avoir affaire à des gens qui passent leur temps à regarder par la fenêtre pour épier les fautes du voisin, ce qui les met naturellement dans l'incapacité de constater les méfaits qui se commettent sans doute dans leur propre maison.

A cet égard, notre société bourgeoise et « chrétienne » est-elle bien en règle avec la probité ? Examinons par exemple son attitude

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

envers le *communisme*. Assurément a-t-elle raison de lutter contre le communisme marxiste, qui a voulu exclure de son plan de réorganisation du monde les valeurs spirituelles. Mais est-il loyal de faire du communisme la cause première de tous les maux dont nous souffrons aujourd'hui ? Il semblerait vraiment, à entendre certains de ses contempteurs attirés, que le mal n'est apparu dans le monde que depuis Marx ou Lénine. Ce n'est pourtant pas à eux qu'on doit (par exemple) la déclaration de guerre et l'invasion de la Belgique de 1914, mais à un empereur très chrétien. Ah ! elle était vraiment belle, la politique d'avant le marxisme ! Voici comment la dépeint M. Edm. Rossier, qui n'est pourtant pas suspect de bolchévisme ;

La diplomatie d'ancien régime a toujours été avide ; avec le temps, son ardeur s'accroît. Poursuivant l'agrandissement, elle ne tient aucun compte de la justice élémentaire, des aspirations des peuples, de leurs traditions, de leurs langues. Elle continue à s'entourer de formes, sans réussir a

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

atténuer la laideur de ses procédés... <sup>1</sup>.

Et alors, devant ces faits, et mille autres pareils, le chrétien doit loyalement se demander, en faisant un retour sur soi-même, si, bien plus qu'il n'est une *cause* de mal, le communisme ne serait pas plutôt *l'effet* d'un mal, — la conséquence des iniquités de toutes sortes qui déshonorent la société moderne dont les bourgeois se disant chrétiens tiennent tous les leviers de commande.

Méditer sur les causes profondes du communisme...

Plusieurs l'ont fait. Écoutons-les.

Pour le chrétien, a dit Berdiaeff, le communisme a une signification particulière : il est le témoignage du devoir non rempli, de la tâche irréalisée du christianisme.

Et M. Denis de Rougemont :

Si maintenant j'essaye de saisir l'identité foncière et la continuité de *l'attitude* communiste, au travers des contradictions violentes de ses témoignages

---

<sup>1</sup> Edm. Rossier, *Du Traité de Westphalie à l'Europe de Versailles*, Lausanne, 1938, p. 268.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

successifs, je trouve tout de même, en fin de compte, une grande volonté invariable : la volonté de *changer le monde*. Or, une telle volonté ne saurait prendre son élan que dans le sentiment insupportable d'un défaut inhérent au monde.... Les chrétiens sont bien plus responsables des succès de Marx auprès des foules, que le marxisme n'est responsable du déclin des Eglises dans le monde moderne... Si Marx se trompe et réussit, c'est que Christ est mal prêché par ses disciples (que ce soit en paroles ou en actes). Si les chrétiens gardaient une conscience plus fidèle de ce *fait*, je crois qu'ils éviteraient d'attaquer le marxisme dans les mêmes termes que la réaction... La « vérité » du communisme résulte de la trahison du christianisme par la chrétienté.

Et M. Daniel-Rops :

Toute critique du communisme faite par un chrétien aura donc deux pointes. L'une tournée contre l'adversaire, l'autre tournée contre soi... Dans la polémique qui, depuis vingt ans, oppose les bien-pensants aux communistes, il y a beaucoup de mauvaise conscience. Les pharisiens ne massacrent personne, ils ne commettent pas de ces affreuses choses que les propagandes utilisent si bien, — Guépéou, Tchéka, procès Zinoviev. — Comme ils ont

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

les mains pures, ces hommes intègres ! Mais n'est-ce pas aussi le moment de se souvenir que Satan est un monsieur très bien ?

Ces citations sont tirées d'un petit livre, *Le communisme et les chrétiens*<sup>1</sup>, dont la lecture nous change de l'habituelle « littérature » antikomintern, et a surtout le mérite, à l'encontre de celle-ci, de nous faire descendre en nous-mêmes.

### § 2. PRINCIPE DE NON-« RÉALISME », DE NON-OPPORTUNISME

@

Ceux-là même qui défendent avec le plus de véhémence les grands principes moraux (lorsqu'ils sont foulés aux pieds par le communisme ou le marxisme), montrent parfois, lorsque ces mêmes grands principes ne

---

<sup>1</sup> Publié chez Plon, 1937, avec la collaboration de François MAURIAC, du R. P. DUCATILLON, de Nicolas BERDIAEFF, d'Alex. MARC, de Denis DE ROUGEMONT et de DANIEL-ROPS.

Il est certain qu'on pourrait trouver à la naissance du « nazi-fascisme » des causes analogues (pas identiques, cependant) à celles qui ont engendré le bolchévisme. Là aussi, on pourrait invoquer (des nazis eux-mêmes l'on fait), la « carence du christianisme » (il vaudrait mieux dire : la carence des chrétiens). Dans son *Journal d'Allemagne*, M. Denis DE ROUGEMONT déclare que le nazisme est « une épreuve de feu pour les chrétiens embourgeoisés ».

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

servent plus leur politique, une curieuse inclination à tout à coup les renier. Mais comme un vague sentiment de pudeur trouble leur conscience, ils s'efforcent de camoufler ce reniement. Pour justifier leur entorse au devoir, ils invoquent un autre devoir, plus impérieux encore selon eux, celui de « s'adapter à la réalité ». Et ils décorent cette nouvelle sagesse du nom de « réalisme ».

Tenir compte de la réalité est certainement le fait de tout organisme sain. Mais nous pouvons en tenir compte dans deux intentions différentes : pour la subir, ou pour la modifier. Nous nous adaptons au réel, mais plus encore, nous adaptons le réel à nous (par exemple nous nous adaptons bien moins aux températures que, grâce aux moyens de chauffage ou de ventilation, nous n'adaptions la température à nos convenances). Sur le plan moral et social, la réalité est construite par l'homme lui-même. Et la question est de savoir si nous voulons travailler à l'édification d'une réalité conçue sur le modèle de la Force, ou à celle d'une réalité établie conformément aux normes de l'Esprit.



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Or, la « réalité » que les bourgeois bien-pensants opposent aux principes moraux lorsque ceux-ci les gênent, ce n'est évidemment pas la réalité de l'Esprit. Ce ne peut être que l'autre. Et alors on se demande par quelle aberration mentale des hommes, qui sont certainement sincères dans les moments où ils prônent les valeurs spirituelles, peuvent s'imaginer celles-ci germant et fleurissant sur une « réalité » qui en est la négation.

Comme le disait récemment le comte Sforza (*Esprit international* du 1<sup>er</sup> janvier 1939), « les *réalistes*, cela signifie, dans le jargon d'aujourd'hui, ceux qui sont incapables de percevoir les forces idéales qui constituent un des éléments essentiels de la réalité ». En ce sens Karl Marx, qui niait l'existence et le rôle de ces forces idéales, était, si je ne m'abuse, la personnification du « réalisme » ; et il est assez comique de voir des antimarxistes à tout crin prendre à leur compte, sans s'en douter, la thèse du fameux protagoniste du matérialisme historique.

Dans une brochure, *Patrie et Paix* (Lausanne

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

1937) sur laquelle nos bons réalistes ont fait, et pour cause, la conspiration du silence (bien que l'intérêt en soit cependant très « réel ») le pasteur André Bouvier défend la même idée :

On accuse aisément les chrétiens d'utopie lorsqu'ils parlent de réconciliation et de paix mondiale. Les moins acharnés disent, en haussant les épaules : « idéalisme impraticable ». Comme si l'Idée n'était pas la dignité même de l'homme ; comme si le prétendu « réalisme » ne nous avait pas conduits à la situation la plus éminemment impraticable, la situation sans issue (réaliste) où nous sommes !

Il convient, naturellement, de distinguer les deux catégories de réalistes : ceux qui le sont toujours, parce qu'ils jugent illusoire une politique de l'Esprit ; ce sont les réalistes *conséquents*. Ils sont dans leur rôle en étant réalistes, et personne ne saurait le leur reprocher. Et ceux qui, bien que professant une politique de l'Esprit, estiment que celle-ci doit être abandonnée chaque fois qu'elle réclame certains sacrifices pénibles ; ce sont les réalistes *inconséquents*, ou *intermittents*. Ils retirent

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

d'une main ce qu'ils avaient donné de l'autre.

Ce qui, dans leur attitude, est particulièrement dangereux pour la morale politique — et pour la morale tout court — c'est qu'au lieu de déclarer franchement qu'ils ne sont pas capables d'accomplir le sacrifice qu'il faudrait, et de s'en humilier, au lieu de se reconnaître battus (ce qui peut être excusable quand on a affaire à un plus fort que soi ou qu'on est écrasé par les circonstances), ils cherchent, en affublant leur défaite sous le masque de la sagesse « réaliste », à la travestir en victoire...

Oui, attitude dangereuse, et responsabilité très grave pour les journalistes qui l'adoptent, car le public de leurs lecteurs s'habitue peu à peu à regarder le strict respect de la loi morale comme de l'« illusionnisme », et ceux qui le recommandent comme des « idéologues », comme des pêcheurs de lune, seul le réalisme répondant au véritable idéalisme ! N'est-ce pas ce qui semble ressortir, par exemple, des lignes suivantes, prises au hasard parmi beaucoup d'autres semblables :

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

M. Neville Chamberlain a révélé à ceux qui l'ignoraient encore que, s'il est un réaliste, il n'est pas un illusionniste, il est loin d'être dépourvu d'idéalisme. L'avantage matériel du moment n'est pas ce qu'il cherche à obtenir. L'opportunisme ne dicte pas ses actes. Il a un *credo* politique et ce *credo* est conforme aux plus nobles traditions anglaises du libéralisme intellectuel aussi bien qu'aux principes du Covenant. (*Journal de Genève* du 9 mars 1938.)

Il est seulement dommage pour le réalisme du Premier anglais que deux jours après celui où ces lignes ont été écrites, l'Autriche ait été annexée et qu'il ait conduit, six mois plus tard, à la cacade de Munich et, l'année suivante au « protectorat » de la Tchécoslovaquie ! Les menaces de guerre qui grondent aujourd'hui sur nos têtes ne montrent que trop où le *credo* réaliste mène le monde.

Quoi qu'on en dise dans le passage que nous venons de citer, le réalisme intermittent, conséquence d'une morale à éclipses, est ce qu'on appelle *opportunisme*. Le même journaliste en convient lui-même, dans son numéro du 22 février 1938.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

C'est clair, c'est net. Esprit réaliste, M. Chamberlain s'inspire des intérêts généraux de l'empire britannique. Ces intérêts exigent une détente des rapports avec l'Italie... La conquête de l'Ethiopie est chose déplorable du point de vue britannique, mais Albion n'a pas l'habitude de se casser la tête contre un mur... La politique Eden de fidélité intégrale aux principes du Pacte risquait de conduire la Grande-Bretagne, et avec elle, l'Europe, aux abîmes... la politique opportuniste de M. Chamberlain a des chances au contraire de sauver l'Europe du désastre.

### *Opportunisme et opportunité*

Remarquons ici qu'il ne faut pas confondre *l'opportunisme*, qui est un défaut, même en politique, puisqu'il consiste en la mise en vacances de la probité, avec *l'opportunité*, qualité qui nous enjoint de faire chaque chose au moment convenable (battre le fer quand il est chaud, ne pas ajourner au lendemain ce qui devrait se faire tout de suite). L'observation nous montre même qu'il y a souvent opposition complète entre l'opportunisme et le sens de l'opportunité, de même, d'ailleurs, qu'entre le réalisme et le sens du réel. Voyez, par exemple,

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

le bon M. Chamberlain et ses disciples ; malgré leur credo réaliste, ils n'ont jamais tenu compte de cette réalité, réalité psychologique il est vrai, mais qui crève pourtant les yeux, de cette réalité qu'est la personnalité du Führer, ni de cette autre réalité, sur laquelle cependant *Mein Kampf* a charitablement attiré notre attention, que le droit et la vérité se confondent, pour le nazisme, avec ses intérêts. Si le Premier anglais avait montré à cet égard le moindre *sens du réel*, il aurait probablement agi au moment *opportun*, et aurait évité à son pays et au monde de graves déconvenues.

Ce qui déconcerte les esprits et contribue encore à les dérouter, c'est qu'on entend des mêmes bouches, c'est qu'on lit dans les mêmes journaux, lorsque ça leur chante, la condamnation péremptoire du « réalisme ». Ainsi, le journaliste genevois que j'ai cité plus haut écrivait le 3 juin 1936, à propos de la Géorgie et de la reprise des relations commerciales de notre pays avec la République des Soviets :

Cet acte courageux d'un petit Etat prenant la

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

défense d'un autre petit Etat persécuté a rehaussé le prestige politique et moral de la Suisse dans le monde... Neutralité n'est synonyme ni d'indifférence ni de lâcheté... Si, dans le concert des nations, la Suisse est respectée, c'est avant tout en raison de la force morale qu'elle représente... Mais que dira-t-on de la Suisse si, après avoir courageusement proclamé à la face du monde le droit des opprimés, elle abandonne leur cause pour s'assurer de misérables avantages matériels ?... l'on ne tardera pas à dire d'elle : aussi longtemps que ses intérêts matériels n'étaient pas en jeu, elle a « courageusement » défendu la cause du droit, mais dès qu'elle a vu poindre à l'horizon soviétique quelques commandes, elle s'est empressée d'oublier les principes qu'elle avait proclamés, d'abandonner les opprimés, et de composer avec les persécuteurs dont elle avait dénoncé la duplicité et la violence !... Ce serait, en un mot, se renier. (*Journal de Genève*, du 3 juin 1936.)

On ne saurait plus éloquemment, plus énergiquement, défendre la fidélité aux principes, pulvériser la *Realpolitik* ! On se demande cependant pourquoi, lorsque le « petit Etat opprimé » s'appelle l'Ethiopie et non la Géorgie, lorsque « les misérables intérêts

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

matériels » à sacrifier sur l'autel du droit concernent les sanctions à appliquer à l'agresseur et non les commandes soviétiques, — lâcher le petit Etat opprimé et refuser de renoncer « courageusement » aux intérêts matériels, ce n'est plus, pour la Suisse, « se renier soi-même » ?...

Cette morale du blanc ou du noir, suivant d'où le vent souffle, ne laisse pas d'étonner un peu beaucoup ceux qui réfléchissent (il y en a encore quelques-uns). Notre distingué collègue le prof. Pierre Kohler, de l'Université de Berne, dans son beau livre *La veillée des armes* (Lausanne 1938) signale aussi « ces principes dont le mariage adultère choque le sens moral ». Ayant eu l'occasion de feuilleter des articles de nos journaux sur la question du désarmement, il constate mélancoliquement :

J'aurais mieux fait de laisser dormir cette paperasse. Dans cette poignée de feuilles, voici toute la bêtise de l'homme et toute sa sagesse, mêlées, confondues en un mariage indissoluble. Voici l'intelligence au service de l'erreur, et la vérité qui se compromet en douteuse compagnie.



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

La position des défenseurs de l'opportunisme — lorsqu'ils sont en même temps les adeptes de la politique de l'Esprit — est impossible à comprendre. Comment ne voient-ils pas qu'elle conduit tout droit à la négation de toute morale, car je les défie d'indiquer un seul cas où le menteur, le voleur, l'assassin ne pourra pas justifier son acte en invoquant des intérêts qui seront toujours très « réels » pour lui. On ne peut mieux faire saisir ce qu'a d'insoutenable l'opportunisme politique qu'en transposant ses lamentables arguments dans le domaine de la morale privée. Exemple :

*Le Temps* du 18 juillet 1935 écrivait, à propos du différend italo-éthiopien :

« Qu'on le veuille ou non, et quels que soient les arguments que l'on puisse faire valoir en faveur de certains principes infiniment respectables, le problème politique domine ici le problème juridique proprement dit. Il y a le fait, qu'il n'est au pouvoir de personne d'écarter, des besoins de l'expansion italienne... »

Voilà un magnifique échantillon d'argument politico-réaliste : Il y a le fait... Cela paraît

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

irréfutable ! Mais que dirait le tribunal chargé de juger un commis de banque, M. Dupont, qui aurait détourné mille francs pour envoyer son fils malade à la mer, si l'avocat déclarait :

Qu'on le veuille ou non, et quelque respectable que soit la loi, le problème médical domine ici le problème juridique. Il y a le fait, qu'il n'est au pouvoir de personne d'écarter, des besoins du traitement du fils de M. Dupont.

Et quelles armes, qui se retournent contre eux, les partisans du réalisme politique ne mettent-ils pas entre les mains de leurs adversaires ! Car, notez-le bien, il n'y a pas de crime bolchévique qui ne puisse tout aussi bien être justifié par le « réalisme ».

Non ! la morale est indivisible. Le véritable réalisme, ce serait de le comprendre. Ce serait aussi de s'apercevoir que l'« illusionnisme », c'est surtout de s'imaginer qu'un monde régi par les lois de la morale et du droit, puisse s'édifier sur une politique qui en nie la valeur impérative, la valeur absolue.

### § 3. PRINCIPE D'IMPARTIALITÉ

@

Ce principe nous invite à n'avoir pas, pour juger les événements de la vie publique ou privée, deux poids et deux mesures. Or chacun sait que cette règle de l'élémentaire probité est violée chaque jour par chacun de nous. Elle est en effet des plus difficiles à observer, car, suivant que nos intérêts, nos désirs ou nos sympathies penchent dans un sens ou dans un autre, nous ne *voyons* pas sous le même angle des faits identiques, et qui devraient donc être appréciés de la même façon. Nous aboutissons ainsi aux contradictions les plus flagrantes. Il s'agit là d'une véritable cécité pour les faits ou pour les arguments qui nous contrarient ; j'ai coutume de l'appeler *cécité mentale affective*.

La probité nous commande de nous mettre en garde contre ce danger de tous les instants. Et il importe de dissiper ici un malentendu qui se rencontre souvent. On entend dire que, en politique, le principe d'impartialité est impossible, car la vie politique implique des *partis* qui, par définition, ne sauraient être

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

impartiaux. On ne saurait s'élever trop énergiquement contre cette manière de voir qui ne s'appuie que sur une déplorable analogie verbale. Le principe d'impartialité ne nous interdit nullement de prendre parti pour la cause que nous estimons juste et bonne, mais il exige que nous la défendions avec impartialité, c'est-à-dire en ne recourant, pour appuyer notre manière de voir, qu'à une documentation impartiale, objective, et dont nous avons fait notre possible pour contrôler la validité. On ne trahit donc pas l'impartialité en défendant, par exemple, le régime capitaliste, ou tel système socialiste, si on le fait en restant fidèle à la probité, c'est-à-dire en ne fermant pas les yeux aux faits ou aux arguments qui pourraient être défavorables à l'un de ces régimes, ou favorables à l'autre.

L'homme impartial est celui qui n'a pas abdiqué son droit d'y voir clair et de juger en conséquence, même si cette rectitude de jugement l'amène à des conclusions qui lui déplaisent. Il faut encore qu'il ait le courage d'accepter ces conclusions pénibles à ses

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

intérêts ou à ses inclinations.

Hélas ! ni cette rectitude intellectuelle, ni ce courage ne sont le fait de la vie politique courante. Aussi les inconséquences logiques et morales y sont-elles le pain quotidien. Les exemples abondent.

Empruntons-en un, pour nous reposer un peu des événements actuels, à la politique genevoise d'il y a trente ans.

### *L'histoire du « Groupe national »*

Le parti démocratique, qui avait vaillamment lutté, en 1891, pour l'introduction à Genève de la représentation proportionnelle, proposa tout à coup, en mars 1910, un projet de loi destiné à en restreindre l'application par l'adoption d'un quorum de 7 %. En dépit des déclarations de principes des députés « démocrates », c'était là une mesure purement opportuniste destinée à faire disparaître le *Groupe national*, qui ne comptait à ce moment que deux sièges au Grand Conseil et que, par conséquent le quorum projeté étranglerait.

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

La place manque ici pour raconter aux moins de cinquante ans, qui l'ignorent probablement, l'odyssée du Groupe national, qui fut représenté au Grand Conseil genevois de 1895 à 1910. Son histoire, pleine d'enseignements pour la psychologie et la morale de la politique de parti, mériterait de nous arrêter longtemps, car, précisément, ce groupe s'était constitué pour tenter d'introduire un peu plus d'impartialité dans la vie politique genevoise, alors déchirée par l'âpre lutte quotidienne que se livraient les deux partis opposés, le parti radical, qui avait à sa tête Favon, et le parti conservateur, dit « démocratique ». Ne pouvait-on, pour le bien de Genève, dont l'énergie des citoyens s'épuisait dans ces polémiques mesquines et stériles, envoyer promener ce malencontreux esprit de parti et envisager les questions pour elles-mêmes, dans un sentiment de fraternelle collaboration ? Essayer d'insuffler cette âme nouvelle à notre vie politique, telle était l'ambition du Groupe national. Hélas ! Les grands partis ne l'entendaient pas de cette oreille, car chacun, inutile de le dire, se regardait comme le seul dont les intérêts

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

s'identifiaient à ceux du pays. Or, par sa création, le Groupe national avait entamé la députation de ces deux grands partis, notamment du « démocratique ». C'était là un crime de lèse-majesté que ne lui pardonna pas ce dernier. D'où son initiative de 1910.

Mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les arguments invoqués en faveur du quorum et contre le Groupe national. L'argument du parti démocratique était le suivant : seuls les partis exprimant les « grands courants d'opinion » méritent d'être représentés au parlement. Or le Groupe national ne représente pas un grand courant d'opinion. Il arrivait, en effet, fréquemment que, sur une certaine question, ses députés ne votassent pas compact, ce qui leur attirait les quolibets (« ils ne savent pas ce qu'ils se veulent ») des grands partis. Ceux-ci, naturellement, dans toutes les questions engageant l'amour-propre de parti (et l'on sait combien de problèmes purement administratifs, ou économiques, subissent cette déviation partisane) votaient chacun comme un seul homme, comme autant de têtes sous un même

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

bonnet. Evidemment, le Groupe national, puisque son indépendance à l'égard des partis était sa raison d'être, était toujours resté réfractaire à cet esprit moutonnier. Donc, disait-on, il ne représente pas « de grands courants d'opinion », et c'était jugé inadmissible.

Mais les faits nous apprennent que le parti démocratique lui-même ne représentait pas non plus de grands courants d'opinion. En effet, dans les plus grandes questions politiques de ce temps-là on l'a trouvé divisé, ainsi dans la question de la Séparation des Eglises et de l'Etat, dans celle du Suffrage féminin, dans celle de l'introduction de la R. P. aux Chambres fédérales (où, sur les quatre députés démocrates à Berne, deux avaient voté pour et deux contre !). Peut-on cependant imaginer plus importantes questions politiques, liées à de « grands courants d'opinion » ? En bonne logique, le parti démocratique aurait donc dû voter sa propre suppression. Je n'étonnerai personne en disant qu'il ne l'a pas fait. Bien au contraire, cette diversité d'opinions, qui était une faute impardonnable chez les membres du



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Groupe national, se métamorphosait en un titre de gloire pour les « démocrates » quand les circonstances la réalisaient chez eux. C'était alors pour eux une occasion de vanter l'« indépendance » de leurs députés, qui « votent selon leur conscience », étrangers à tout « mot d'ordre de parti », à tout « mandat impératif ». L'on ne peut que souscrire à ces éloges. Mais pourquoi ceux-ci se transformaient-ils en un blâme lorsqu'il s'agissait du Groupe national ? Car ce n'était que ce défaut de constante unanimité qu'on reprochait à ses membres. Il était, pour le reste, impossible de ne pas rendre hommage à leur désintéressement, à leur haut idéal civique et moral, à la scrupuleuse impartialité qui dictait tous leurs actes, et les « démocrates » eux-mêmes, quand ils oubliaient leur rancune de parti, n'y manquaient pas : « Le Groupe national, dit un jour un de leurs plus sympathiques députés, Ad. Le Cointe, c'est la conscience du Grand Conseil. »

Il n'en fut pas moins anéanti par l'adoption du quorum. Et, pour en finir avec cette histoire,

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

— vieille histoire si l'on veut, et, cependant, par les mobiles qui la sous-tendent, plus actuelle que jamais, — ajoutons encore ceci. Nos « démocrates » et leurs alliés d'autres cantons forment, au Conseil national, un petit groupe nommé « *centre libéral* » et qui, sauf erreur, n'a pas dû dépasser souvent le 7 % de l'assemblée dont il fait partie. En tout cas, aux élections d'octobre 1911, il ne l'a pas atteint (12 « libéraux » sur 189 députés, cela fait du 6 % <sup>1</sup>). A en croire l'argument que l'on brandissait contre le Groupe national, il ne représentait donc plus, sur le terrain fédéral, un de ces « grands courants d'opinion » qui méritent d'être représentés au législatif. Jamais cependant, comme il eût dû le faire en vertu du principe d'impartialité, et conformément à sa doctrine, le parti démocratique n'a considéré que le « centre libéral » dût disparaître. Au contraire, les « démocrates » n'ont jamais cessé (et d'ailleurs avec raison) de regarder ce groupe infime comme y exerçant une influence

---

<sup>1</sup> Aux élections fédérales du 7 novembre 1939, ce groupe a obtenu 6 sièges sur 187, ce qui ne fait que du 3,2 %.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

excellente, quoique disproportionnée à sa petitesse. Mais n'en était-il pas de même pour le Groupe national au Grand Conseil de Genève ? Ah ! les deux poids et les deux mesures !

Cette question du quorum, qui semblera peut-être de bien peu d'importance, nous a-t-elle retenu trop longtemps ? Je ne le pense pas car elle touche à un principe, au principe de la justice électorale, et rien de ce qui touche à la justice ne doit être minimisé. Pour voiler l'entorse qu'on faisait alors à ce principe, on recourait exactement aux mêmes arguments que ceux qu'on emploie aujourd'hui dans des circonstances analogues. Pour justifier leur opportunisme, les « démocrates » de 1910 plaisantaient l'« idéalisme ». Lorsqu'on invoquait, dans les discussions, l'avis d'Ernest Naville, le grand protagoniste de la R. P., qui avait condamné le quorum comme arbitraire : « Naville est un idéaliste ! » s'écriaient-ils. Et que l'on me permette de citer ici la conclusion de l'article que j'avais publié dans la revue *Wissen und Leben* du 1er juin 1910 :

La proposition d'amoindrir la R. P. par

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

l'établissement d'un quorum se révèle donc comme un tout petit épisode de cette implacable lutte pour l'existence qui entraîne les sociétés les plus civilisées à renier, du jour où ils menacent leur existence, les principes qu'elles ont un instant proclamés, au lieu de vivre, et, s'il le faut, mourir pour eux... comme le voudraient les « idéalistes ».

On le voit, si les temps changent, la psychologie et la morale politiques restent étrangement semblables à elles-mêmes !

### *Toujours les deux poids et les deux mesures*

Encore quelques exemples, empruntés cette fois aux événements actuels. Je pense que rien n'est plus instructif que ces « petits faits », comme disait Taine :

1. La fameuse doctrine du *Not kennt kein Gebot*, qui déclencha une tempête d'indignation lorsque, le 4 août 1914, von Bethmann-Hollweg la proclama au Reichstag pour justifier la violation de la Belgique, a été accueillie avec une incroyable complaisance, sinon avec une

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

vive approbation, dans les mêmes milieux, lorsque le pays assailli au mépris des traités les plus dûment signés, s'appelait la Chine ou l'Ethiopie. Comparez ces deux citations :

Nous ne cesserons pas de protester contre la violation de la neutralité belge, car le respect des traités est la cause même de la Suisse. (G. Wagnière, *Journal de Genève* du 10 septembre 1914.)

L'absurde effort de M. Eden et de la S. d. N. tendant à priver le Faisceau des moyens de conquérir l'Abyssinie renversa malencontreusement la construction pacifique de M. Laval. (M. Muret, *Gazette de Lausanne*, 22 mars 1939.)

2. La presse de droite <sup>1</sup> ne cesse de rappeler que, même pour défendre la paix, il faut être prêt à la guerre (*si vis pacem para bellum*).

---

<sup>1</sup> Si je prends mes exemples presque constamment dans la presse ou les milieux de droite, ce n'est pas que je me figure que ceux de gauche sont plus fidèles à l'impartialité. Mais je pense que les manquements à la probité de ceux qui se réclament tout particulièrement des valeurs spirituelles constituent des faits plus flagrants, plus caractéristiques, partant plus intéressants au point de vue psychologique et moral.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Bien. Mais, si ce sont les libéraux, ou les partis de gauche qui réclament une attitude énergique à l'égard des agresseurs (Ethiopie, « Munich »), leurs adversaires s'écrient : « Les pacifistes veulent la guerre. A bas les bellicistes ! »

Ainsi la *Gazette de Lausanne* du 17 octobre 1935, dans un article intitulé *Les va-t-en guerre*, attaquait les socialistes qui réclamaient l'application des sanctions contre l'Italie, notamment M. Graber : « Et voilà comment un prolétaire conscient en arrive à vouloir affamer tout un peuple par fanatisme politique ».

On se demande pourquoi les mêmes journaux n'ont pas accusé aussi M. Daladier, par exemple, de « vouloir la guerre », lorsque, dans son discours du 29 mars 1939, il déclara qu'il ne cédera à l'Italie « ni un arpent de terre ni un seul de nos droits ». Car évidemment, cette résistance n'est pas exempte de risque...

3. S'il s'agit d'assassinats politiques commis à l'instigation de Moscou (Koutiepoff, général Miller), la presse bourgeoise ne cesse de s'en occuper, leur consacre de nombreuses colonnes. Mais lorsque les assassins se

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

recrutent dans les partis de droite (ceux des frères Rosselli, de Dollfus et d'autres), elle évite comme par hasard de rappeler ces crimes...

4. On se souvient des véhémentes critiques adressées naguère par les partis de droite à la Tchécoslovaquie pour avoir contracté un pacte défensif avec l'U.R.S.S. S'allier avec un pays « qui n'est pas une nation, mais un parti international, destructeur de la religion, de l'initiative individuelle, de la propriété, dans la signature duquel on ne peut avoir aucune confiance », c'est une faute impardonnable.

Cette manière de voir mérite de nous retenir un instant, car elle inaugure ou inaugurerait, si elle était généralement acceptée, une ère toute nouvelle dans les relations entre nations. Elle ne peut, assurément, qu'être approuvée par ceux qui désirent voir les valeurs spirituelles pénétrer la politique. Quel progrès, si un Etat qui contrevient aux règles de l'élémentaire morale, qui cesse de respecter les normes régissant les pays civilisés, était exclu du cercle de famille des nations cultivant la politique de l'Esprit,

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

était mis au ban de l'humanité ! Dans ces dernières années, certains pays se sont rendus coupables de crimes manifestes, assassinats de personnages politiques qui avaient cessé de plaire, persécutions, spoliations de tout genre. Sans doute eût-ce été pour eux, et pour ceux qui seraient tentés de les imiter, un avertissement salutaire si les autres nations du monde eussent rompu toute relation avec eux.

Cette attitude morale, c'est celle qu'avait adoptée la Suisse lors de la candidature de l'U.R.S.S. à la S. d. N. Les principaux griefs contre elle énoncés par M. Motta dans la fameuse séance du 28 sept. 1934 étaient :

« la négation la plus radicale de toutes les idées qui sont notre substance et dont nous vivons », abolition des initiatives individuelles, de la liberté de conscience, suppression de la propriété, travail forcé, propagande extérieure (« sa loi vitale est l'expansion qui déborde les frontières politiques »), propagande antireligieuse, temples désaffectés, atteinte à l'indépendance de certains pays (Géorgie, Arménie, Ukraine). Cette attitude, nous ne



## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

pouvons le méconnaître, était un fait nouveau, gros de conséquences, dans l'histoire : une nation damnée et condamnée par une autre, non pour des raisons de simple politique, mais pour des raisons purement morales ! Mais il va sans dire que pour que cette attitude se généralise, pour que de telles sanctions soient appliquées aux fautes morales d'un Etat, il faudrait que fût préalablement adopté, par l'ensemble des nations, un code prescrivant quelles sont les fautes méritant condamnation et sanction, car celles-ci ne sauraient être exercées sans des textes qui les légalisent. Or, justement, la S. d. N. avait commencé d'élaborer un tel code, limité, il est vrai, à des cas déterminés. Mais on sait ce qu'il en a été des sanctions, lorsqu'il a fallu les appliquer au délinquant ! Et l'on sait aussi que notre pays fut l'un des premiers à en discuter l'opportunité. La Suisse, qui, avant-hier, se réclamait, à l'égard des Soviets, de la loi morale non écrite, hésitait hier à se plier aux obligations de la loi écrite, du pacte de la S. d. N.

Nous ne désespérons pas cependant que le

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

jour viendra où une législation internationale régira les délits des nations comme nos codes pénaux régissent les délits des individus. Mais alors, nous ne pouvons que déplorer que la Suisse, qui avait dénoncé avec tant de force les fautes des Soviets, qui fut la pionnière avant la lettre de ce code pénal universel, que la Suisse, en proclamant sa neutralité intégrale *perpétuelle*, se soit interdit par avance, sinon de collaborer à l'établissement d'un tel code, tout au moins de participer à son application. Car, qu'on le veuille ou non, neutralité intégrale implique, pour un Etat, neutralité morale. Or, la neutralité morale, comme l'avait justement fait remarquer un distingué juriste genevois, Alfred Martin, c'est « l'indifférence au bien et au mal ».

Arrêtons cette digression, et revenons au cas qui l'avait suggérée, à savoir les critiques adressées à la Tchécoslovaquie pour avoir contracté une alliance avec les Soviets. Eh bien ! nous constatons que ceux-là mêmes qui étaient les plus ardents à soutenir cette accusation n'ont jamais reproché à Franco, qui, selon eux, devait restaurer le christianisme en

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Espagne, son alliance avec Rome et Berlin. Le racisme de l'« axe », cependant, a été condamné par le pape... Objectera-t-on que, sous le rapport de l'esprit antireligieux, Rome et Berlin ne sont pas comparables à Moscou ? Pour ce qui est de la doctrine fasciste, il suffit d'en lire l'exposé publié par Mussolini lui-même dans *l'Encyclopédie italienne*, pour constater qu'elle est inconciliable avec l'idéal chrétien du « paix sur la terre et bienveillance entre les hommes ». On y lit en effet ceci :

— *Contre le Pacifisme : la Guerre et la Vie comme Devoir.* — Avant tout, le fascisme, en ce qui concerne, d'une manière générale, l'avenir et le développement de l'humanité — et abstraction faite de toute considération de politique actuelle — ne croit ni à la possibilité ni à l'utilité de la paix perpétuelle. Il repousse le pacifisme, qui cache une fuite devant la lutte et une lâcheté devant le sacrifice. La guerre seule porte au maximum de tension toutes les énergies humaines et imprime une marque de noblesse aux peuples qui ont le courage de l'affronter. (Mussolini, *Le Fascisme*, trad. fr., Paris, 1934, p. 34.)

Bien qu'il soit dit plus loin que le fascisme

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

« respecte le Dieu des ascètes, des saints, des héros... », on ne saurait nier l'incompatibilité absolue d'une inspiration qui relève du culte de la Force, avec la morale chrétienne, fondement du culte de l'Esprit.

Quant au nazisme, les écrivains de droite eux-mêmes le jugent anti-chrétien, et « frère jumeau » du bolchévisme.

Aujourd'hui, les yeux commencent de s'ouvrir. Il n'y a pas longtemps, cependant que, même dans notre bonne ville de Genève, jadis un foyer du libéralisme, ceux qui se permettaient d'énoncer ces criantes vérités étaient traités de « bolchévistes » ! J'en sais quelque chose. — Et, pour en revenir à notre exemple, la probité nous amène à conclure que l'alliance Bénès-Soviets n'est ni plus ni moins légitime que l'alliance Franco-Axe-Rome-Berlin. Si l'on admettait l'une, il fallait admettre l'autre ; ou bien les condamner toutes les deux.

5. L'aide militaire soviétique vaut-elle quelque chose ? Rien n'est plus amusant que de

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

suivre, dans la presse de droite, les variations que subit la réponse à cette question suivant la thèse qu'il s'agit momentanément de défendre. Tantôt, lorsqu'il s'agit d'abaisser l'U.R.S.S., on affirme que « l'amitié soviétique vaut zéro » (*Journal de Genève*, du 22 mars 1938). Mais tantôt, lorsqu'il s'agissait d'attaquer les brigades internationales en Espagne, et de montrer que le Front populaire n'appliquait pas la non-intervention, cette aide bolchévique était tout à coup formidable.

### § 4. PRINCIPE D'ÉQUITÉ

@

Du principe d'impartialité découlent à peu près tous les autres. Et il n'est pas inutile d'en énumérer encore quelques-uns. Car les formules diverses sous lesquelles on peut l'énoncer ont l'avantage de mettre en lumière ses divers aspects et aussi les diverses façons dont nous le violons tant et plus.

*Les principes ou les arguments qui valent pour nous valent aussi pour nos adversaires, c'est-à-dire que nous ne pouvons équitablement*

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

refuser à un adversaire le bénéfice des principes que nous acceptons pour nous ou pour nos alliés (quant à savoir si, considérés en eux-mêmes ces principes sont bons ou mauvais, c'est une autre question). Et encore : *Ne pas reprocher à un adversaire une faute que l'on commet soi-même, ou que nous approuvons lorsqu'elle est commise par nos amis.*

### « Juger » et « comprendre »

Prenons un exemple. — Il y a deux façons de commenter, d'apprécier la conduite d'un individu ou d'une collectivité : on peut la *juger*, du point de vue des valeurs, la déclarer bonne ou mauvaise ; ou bien on peut chercher à la *comprendre*, à l'*expliquer*. Ces deux points de vue sont théoriquement inconciliables, et l'on sait assez les conflits qui surgissent, à la cour d'assises, entre le procureur général qui se place sur le terrain du jugement moral, et le médecin-expert qui s'en tient à une interprétation psychopathologique du comportement de l'accusé. La notion de « circonstances atténuantes » est une tentative

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

de compromis entre ces deux manières de voir. Et, assurément, quelque réprobation que nous puissions éprouver pour un acte délictueux considéré en soi, nous devons tenir compte, dans notre appréciation morale de *l'auteur* de cet acte, des circonstances dans lesquelles celui-ci a été commis. Je me demande même — soit dit entre parenthèses — si la probité ne devrait pas nous interdire de jamais juger autrui. Juger ses actes, oui. Mais sa personne ? Car comment pourrions-nous, en toute bonne foi — et c'est cependant ce qu'il faudrait pour juger équitablement — établir la mesure dans laquelle son « libre arbitre » a été entamé par les divers facteurs (hérédité, tempérament, éducation, milieu, préjugés, besoins, impulsions, etc.) qui l'ont, à un moment donné, poussé à agir de la sorte ? Au fond, ce n'est que nous-même que nous avons le droit, et surtout le devoir, de « juger ». Les autres, nous ne saurions qu'essayer de les comprendre. Et si nous estimons leur conduite contraire à ce que nous regardons comme juste et bon, efforçons-nous d'agir sur eux pour qu'ils la modifient.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

### *Un parallèle instructif*

Quoi qu'il en soit de la solution que l'on donne à ce délicat problème, nous constatons que, lorsqu'on a affaire à un malheureux qui a commis un crime, on emploie à son égard, suivant la constellation politique à laquelle il se rattache, la méthode du « juger » ou la méthode du « comprendre ». Rien n'est plus frappant à cet égard que la façon dont ont été appréciés par notre presse romande les crimes tout à fait comparables, et en quelque sorte symétriques, de deux jeunes gens, Conradi (qui, le 10 mai 1923 avait tué Vorowski, délégué soviétique à la Conférence d'Ouchy), et Frankfurter (qui avait tué Gustloff, *Landes-Führer du Landesgruppe Schweiz*, soit chef nazi pour la Suisse). Crimes symétriques en effet : D'une part, Conradi, Suisse de Russie, a voulu venger sur un des représentants officiels du régime communiste les souffrances qu'ont eu à endurer sa famille, et notamment son père, jeté en prison pour avoir dissimulé son or, et mort dix mois après sa libération. D'autre part, Frankfurter, étudiant juif, qui avait eu à subir



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

lui-même et avait vu appliquer aux siens les mauvais traitements, les cruautés que le national-socialisme a imaginés à l'égard des Israélites, a pensé, lui aussi venger par son geste ses coreligionnaires opprimés.

Mais, très assurément, il n'y a rien de symétrique dans la façon dont notre presse bien-pensante a apprécié ces deux assassinats. Voici par exemple ce que disait G. R. dans un article publié au moment du procès Conradi :

Après avoir exprimé « le dégoût et l'aversion qu'inspirent les bandits qui terrorisent encore la Russie des Soviets » et les crimes des « brutes sadiques » auxquels répondait le revolver de Conradi, il écrit ceci : « Tous les hommes qui sont responsables d'un tel régime sont solidaires dans le crime et aucun d'eux ne mérite de pitié. *Faut-il d'étonner dès lors qu'une de leurs innombrables victimes, agissant sous l'empire d'une force irrésistible, ait voulu ce rendre justice à lui-même ?* Non, ce qui doit surprendre plutôt, c'est que la haine amassée au cœur de tant d'innocents n'ait provoqué jusqu'ici qu'un seul acte de vengeance. » (*Gazette de Lausanne* du 13 novembre 1923.)

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Au lendemain de l'acquittement de Conradi, ladite gazette ne se tint plus de joie :

Nous avons été heureux de la sentence, qui doit marquer d'une pierre blanche la journée du 16 novembre... Il y a des cas exceptionnels qui expliquent, s'ils ne les justifient pas, les crimes les plus graves. (*Gazette de Lausanne*, 18 novembre 1923.)

Voilà la voix du « comprendre » et, à mon avis, ce n'était que justice de la faire entendre. Mais voyez maintenant ce que G. R. écrit au lendemain du crime de Davos :

Pour tout être civilisé un meurtre, quels que soient les motifs qui l'inspirent, demeure un crime qui doit recevoir, et qui recevra le châtement prescrit par nos lois. (*Gazette de Lausanne*, 6 février 1936.)

On ne saurait imaginer deux documents qui fassent mieux que les deux passages ci-dessus, émanant de la plume du même G. R., toucher du doigt le fléchissement que l'esprit de parti fait subir aux doctrines.

A l'occasion du procès Conradi, et c'est bien naturel, puisqu'il se jugeait à Lausanne, le

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

journal lausannois n'a pas épargné à ses lecteurs (c'était son droit et son devoir) le moindre des détails relatifs au terrorisme bolchéviste longuement rappelés au cours des audiences. Par contre, lors du procès Frankfurter, presque rien sur les persécutions antisémites qui pouvaient « expliquer » le geste du pauvre étudiant juif. Et, à ce propos, citons un mot délicieux échappé (ah ! ce diable de subconscient !) au collaborateur de la *Gazette* envoyé à Coire pour suivre les débats, dans un court entrefilet intitulé « les menées antijuives » :

Me Curti (l'avocat de Frankfurter) ne nous apprit rien de très nouveau. Tout au plus nous fit-il ressouvenir d'incidents pénibles que nous avons tâché d'oublier parce qu'ils ne sont pas à l'honneur de leurs auteurs. (*Gazette de Lausanne*, 12 décembre 1936.)

Parfaitement. Quand ce sont nos amis les nazis (ceux, n'est-ce pas ? qui sont un rempart contre le marxisme), on s'empresse d'« oublier » la façon charmante dont ils ont mené la lutte anti-juive, les pauvres enfants

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

tourmentés dans les écoles par leurs camarades « aryens », leurs parents chassés de leurs places, les indignes humiliations qu'on leur infligea, les magasins pillés, les tortures des camps de concentration, et aussi, je crois, la confiscation de l'or, quand on en trouve... toutes ces horreurs, on ne dit plus, cette fois, qu'elles sont commises par des « brutes sadiques », ce sont simplement des « incidents pénibles », qu'il faut au plus vite oublier... O justice !

Comme le reconnaît justement M. Edm. Rossier (*Journal de Genève* du 13 mai 1923), « dans cette terrible affaire de l'assassinat, il n'y a pas de milieu : la condamnation ou l'honneur, les gémonies ou l'apothéose ».

On s'en aperçoit si, des crimes individuels, on passe aux actes collectifs, révolution, guerre civile... Voici des bombardements de villes ouvertes, des femmes et des enfants innocents réduits par centaines en bouillie. Si les auteurs de ces massacres appartiennent au camp qui est le nôtre, on explique que « c'est la guerre », qu'il s'agit de « justes représailles » pour

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

« rétablir l'ordre ». C'est-à-dire que l'on applique à ces événements la méthode du « comprendre » : ils étaient menacés, ils se sont défendus. Mais si ce sont des « révolutionnaires », on les regarde comme de simples assassins, ou des « terroristes ». On ne se demande pas si les conditions de vie matérielle et morale qui étaient faites aux masses populaires ne pourraient pas « expliquer », et souvent dans une très large mesure, les atrocités, toujours déplorables en elles-mêmes, auxquelles elles se sont livrées.

Ceux qui ont toujours considéré comme un « devoir sacré » la défense par les armes des biens et des droits qui nous sont chers, qui jettent en prison les « objecteurs » refusant de s'y soumettre, et qui, au surplus, n'ont jamais manqué de bafouer les pacifistes, peuvent-ils, en toute équité, condamner ceux qui, n'ayant d'autres moyens pour se défendre contre l'oppression et les exactions dont ils se sentent les injustes victimes, emploient, eux aussi, la violence ?

Guerre et Révolution... N'y a-t-il pas au fond

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

de ces deux phénomènes que l'on oppose en révéralant l'un et en abhorralant l'autre, un élément humain profondément identique à lui-même, à savoir l'emploi de la violence lorsqu'une communauté préfère risquer la mort plutôt que supporter un joug qui meurtrit ses intérêts ou ses idéaux les plus sacrés ?

Je pense que dans ces temps où l'on établit une démarcation si tranchée entre les purs, les héros, qui font la « guerre sainte <sup>1</sup> », et les impurs, qui ont eu l'outrecuidance criminelle de défendre leurs intérêts de classe, c'est-à-dire un minimum de conditions vitales pour eux et leurs enfants, il ne peut être que profitable de méditer sur ce grave problème du droit à se défendre par les armes.

### § 5. PRINCIPE DE FERMETÉ

@

Nous appellerons ainsi cette variété du principe d'impartialité qui peut s'énoncer comme suit : *Ne pas renoncer à une idée juste parce*

---

<sup>1</sup> Il s'agit ici de la guerre d'Espagne.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

*qu'elle est soutenue par un adversaire, ni défendre une thèse contraire à nos principes parce qu'elle est soutenue par nos amis.* Juger le bien-fondé d'une opinion, d'une activité, d'une œuvre, non pas selon leur valeur intrinsèque, mais selon les conceptions politiques de celui qui en est l'auteur, cela n'a évidemment aucun sens. Ce n'en est pas moins un fait des plus fréquents, qui montre combien l'intelligence est facilement bloquée par l'affectivité.

On a même vu — que ne voit-on pas aujourd'hui ! — certain pays totalitaire repousser les théories d'un Einstein, non pas pour des raisons mathématiques ou physiques, mais parce que celui-ci n'est pas aryen ! Jadis, à Genève, le chef radical Favon, qui passait cependant pour très intelligent, criblait de ses brocards les admirables diaconesses de nos services hospitaliers, sous prétexte qu'elles avaient été placées là par les « mômiens ». Etc.

Que de défaillances à ce principe ne pourrait-on pas citer ! Je pense qu'une des causes qui a le plus contribué à empêcher l'œuvre de reconstruction mondiale après la guerre, ç'a été

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

la funeste influence qu'a exercée la politique intérieure sur la politique extérieure. Alors qu'il eût fallu envisager l'établissement d'une solidarité internationale avec une optique toute nouvelle, chacun a ressorti ses vieux clichés. Tout d'abord, c'étaient les partis de gauche qui ne voulaient pas de la Société des Nations, lui reprochant d'être la création des nations capitalistes. Plus tard, ce sont les milieux de droite qui lui ont fait grise mine, car elle avait (évidemment !) une tendance « internationale ». Je me souviens de la violence avec laquelle, aux environs de 1925, des Genevois de Paris de ma connaissance, naturalisés français, dénigraient la S. d. N., simplement parce que Briand y jouait un rôle. Ce travers, ou plutôt ce très fâcheux défaut, consistant à prendre pour boussole les desiderata de la politique intérieure, se rencontre aussi bien dans les camps de gauche que dans ceux de droite. Il me semble cependant qu'au cours de ces dernières années, c'est surtout la bourgeoisie de droite qui l'a manifesté. On dira peut-être que, si la gauche s'est mieux montrée à cet égard, c'est parce



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

que la défense de la morale internationale coïncidait momentanément avec ses intérêts. Je ne sais si cette interprétation serait entièrement juste. Les masses populaires n'ont-elles pas pour l'idée de fraternité et de paix universelles un attachement plus véritable, plus profond, plus religieux, que ceux qui sont retenus de s'y porter par le culte du « national », et par le confort d'un *statu quo* qu'ils n'ont au fond aucune raison majeure de voir abrogé ?

« Combien de gens sont incapables de savoir ce qu'ils pensent d'une question qui intéresse le pays, la cité ou l'humanité, avant d'avoir appris ce qu'en pensent leurs amis ou leurs adversaires » — écrit avec infiniment de raison M. P. Chaponnière dans le *Journal de Genève* du 11 mai 1938. — « Je voterai *oui* parce que ceux de la gauche votent *non* ; ou *non* parce que ceux de la droite votent *oui*. »

### *La question du pacifisme*

N'en avons-nous pas, entre cent autres, une illustration dans la question du pacifisme ?

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Question délicate, assurément, tant qu'il y a dans le monde des loups qui ne désarment pas, mais qui doit néanmoins préoccuper par-dessus tout ceux qui se disent chrétiens. Or, le mouvement en faveur de la paix, il faut bien avouer que les partis de droite n'y ont jamais collaboré qu'avec une superbe tiédeur, quand ils ne l'ont pas ouvertement combattu. Je pense que cela tient en bonne partie à ce que les partis de gauche en avaient fait un article de leur programme. On sait assez la lutte, perfide à mon avis, qu'ont menée les partis de droite contre le R.U.P. (Rassemblement universel pour la paix), sous prétexte qu'il était (malgré la présence à sa tête de lord Robert Cecil) une manœuvre socialiste ! Il ne l'était nullement. Et si bientôt les gauches s'y sont trouvées, en effet, en forte majorité, c'est tout simplement parce que les droites avaient négligé d'y adhérer. — Imaginez que ce soient les gauches qui se soient refusées à se joindre au R.U.P., si les droites l'avaient soutenu : celles-ci auraient-elles assez reproché à leurs adversaires de manquer de sincérité, en transformant une question de principe en une question de parti !

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

Saisissons cette occasion pour rappeler le statut qui est à la base de la R. U. P. : « La paix ne peut être sauvée qu'en appliquant les quatre principes suivants : 1. Inviolabilité des obligations résultant des traités ; 2. Réduction et limitation des armements par accord international et suppression des profits résultant de la production des armes ; 3. Renforcement de la S. d. N. pour prévenir et arrêter les guerres par l'organisation la plus efficace de la sécurité collective et de l'assistance mutuelle ; 4. Etablissement, dans le cadre de la S. d. N., d'un mécanisme efficace pour remédier aux stipulations internationales susceptibles de provoquer la guerre. » Aucun de ces principes n'est dirigé contre aucun peuple quel qu'il soit...

Ainsi que le remarque justement le professeur Pierre Kohler dans *La guerre et la paix* (1933) :

Les partis bourgeois ne peuvent commettre plus grande erreur que d'abandonner le monopole du pacifisme aux partis de gauche antipatriotes...

La paix compte, à gauche comme à droite, des amis sincères, incapables de combinaisons machiavéliques. Et l'idéal net, lavé de toutes compromissions, pur de tout intérêt de finance, dans

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

quel parti, dans quelle classe sociale, allons-nous le voir resplendir ?...

Ces hommes du peuple qui déclarent qu'ils ne tiennent pas à se faire crever la panse pour que les fabricants de munitions se paient des châteaux et des femmes de luxe, ne sont pas forcément des têtes brûlées qui méritent notre mépris. Ces gens d'esprit simple et de propos frustes, ont mieux compris en somme la leçon de la grande guerre que tant de bonnes âmes qui pensent vivre encore au temps des croisades.

Jadis, nous montrions, ce me semble, plus de « fermeté ». Ainsi, dans l'Affaire Dreyfus, où la Suisse romande unanime s'était mise du côté de la justice, bien que les socialistes, voire les anarchistes (Sébastien Faure) se fussent portés en masse à la défense du malheureux juif victime de l'état-major. Nous savions encore juger une question en elle-même... *Tempi passati !*

### *La question des réformes sociales*

Pour les réformes sociales, il en est de même. Par le fait qu'elles sont défendues par les

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

socialistes, elles ont peu de faveur auprès des partis politiques de droite.

Le *Journal de Genève* du 20 septembre 1936 a judicieusement reconnu la sorte de contamination psychique qui en est la cause :

Il faut le reconnaître : pendant trop longtemps les milieux nationaux sont restés étrangers aux questions sociales. Habilement, les socialistes en ont tiré parti en se créant une sorte de monopole de la défense des intérêts ouvriers. Voilà pourquoi les uns — identifiant socialisme et questions sociales — se sont désintéressés de celles-ci craignant de favoriser celui-là, tandis que les autres se laissaient attirer au marxisme.

Il est juste d'ajouter que lorsque, par hasard, les droites font un pas dans ce sens, les gauches, le plus souvent, leur mettent des bâtons dans les roues. Un regretté député socialiste genevois, tout à fait sincère, E. Nicolet, m'avait raconté, il y a une trentaine d'années, que leur « Führer » d'alors, Jean Sigg, leur avait interdit de voter un projet de loi, sur les maisons ouvrières, je crois, parce que, quelqu'avantageux fût-il pour la classe ouvrière,

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

ce projet était présenté par la droite et qu'on ne pouvait admettre que celle-ci leur « coupe l'herbe sous les pieds ».

Ne pensez-vous pas que si l'on respectait un peu le principe de « fermeté », un grand progrès moral serait accompli dans notre vie politique ?

### § 6. PRINCIPE D'INFORMATION INTÉGRALE

@

*Dissimuler une partie de la vérité au détriment d'un adversaire (ou en faveur d'un partenaire), et cela dans la mesure où cette dissimulation altère la physionomie morale de cet adversaire (ou de ce partenaire), c'est faire un faux. — Il faut évidemment prendre ce principe dans son esprit et non dans sa lettre : il va de soi que l'on ne peut, chaque fois que l'on critique une opinion adverse, faire en même temps l'éloge de celui qui la défend. Il n'en reste pas moins qu'en taisant systématiquement les fautes des uns, pour monter en épingle celles des autres, en passant sous silence les qualités*

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

possibles de ses rivaux pour claironner sans mesure celles de ses amis, *on donne de la situation respective des citoyens d'un pays une image entièrement fausse*. Je vois là un des suprêmes dangers pour nos démocraties. On travaille ainsi à élargir, entre les enfants d'une même cité, d'une même patrie, d'une même humanité, les divergences d'opinions, phénomène tout à fait normal chez ceux qui pensent librement, pour en faire des fossés infranchissables. On fait de nos démocraties, au lieu d'un terrain de bienveillante coopération, un champ de perpétuelles batailles !

J'aime à me figurer une république où, pour atténuer l'inévitable heurt des opinions, qui risque toujours de dégénérer en antipathies entre les personnes, chacun profiterait de toutes les occasions de tendre la main à l'adversaire... Mais ce *fair play* semble étranger à nos mœurs helvétiques et c'est regrettable.

Voici, à ce propos, une anecdote significative :

En 1926, mon savant collègue le professeur André Oltramare, qui était alors président du Département de l'instruction publique, soutint sa

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

thèse de doctorat ès lettres. Il était assez piquant de voir le ministre de l'instruction descendre de son fauteuil de magistrat pour s'asseoir sur la sellette où il allait être « attaqué » par ses subordonnés. Petit fait-divers amusant, dont le correspondant d'une gazette d'un canton voisin avait fait l'objet d'une de ses « Lettres de Genève », où il louait la dissertation du nouveau docteur. Mais sa lettre, à ce que ce correspondant m'a raconté, lui fut refusée, pour cette raison qu'un quotidien de droite n'avait pas à faire l'éloge d'un adversaire politique. (M. Oltramare appartient, en effet, au parti socialiste.) Incident sans importance ; gros cependant de signification. Il montre jusqu'où l'esprit de parti peut intoxiquer des hommes cultivés, certainement amis du bien, qui se disent libéraux et croient sincèrement l'être, dont les discours ou les écrits patriotiques font constamment appel à l'union de tous les citoyens mais dont le comportement va tout juste en sens contraire de leurs aspirations. Intéressant problème de psychologie. Ne fallait-il pas saisir cette occasion unique d'adresser un sourire à un adversaire politique, alors que, justement, on pouvait le faire sans aucune arrière-pensée, sans aucun reniement, puisqu'aucune question doctrinale n'était en jeu ?



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

### *Silences*

Le mensonge n'est pas le moyen le plus grave d'altérer la vérité. Le mensonge, en effet, risque d'être découvert. Il appelle, de la part de ceux qui en ont été victimes, des protestations, des rectifications. La dissimulation de la vérité par le silence est infiniment plus insidieuse, plus dangereuse. Elle est plus habile, mais plus lâche. Elle met celui qui s'en rend coupable à l'abri de toute contestation. A l'abri de sa conscience aussi, s'il en a une : ce n'est pas commettre une tromperie que de faire le silence sur tel acte méritoire d'un adversaire. C'en est une, cependant, si ce silence perpétuel aboutit à abuser les esprits.

Une grève éclate-t-elle ? On souligne l'indignité des ouvriers, leur atteinte à la « liberté du travail », le préjudice qu'ils causent à l'industrie du pays. Mais on tait soigneusement les torts qu'ont souvent les patrons, le manque d'hygiène dans certaines usines...

Si la presse de droite s'appesantit sur les fautes, souvent réelles, de la gauche, elle

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

s'abstient de jamais nous parler d'une question cependant bien importante, celle des « marchands de canons », pour employer le terme consacré, et, d'une façon générale, du rôle de la finance dans la politique internationale. Les munitionnaires n'ont-ils pas tenté de torpiller la Conférence du désarmement de 1932 ? N'est-il pas exact que lorsqu'une période d'accalmie semble devoir régner dans les relations internationales, vite les munitionnaires lancent dans les journaux à leur solde des nouvelles alarmantes pour obliger les gouvernements — ceux des deux camps en présence — à faire de nouvelles commandes d'armements ?

Écoutons à ce sujet M. Pierre Kohler :

On sait, ou plutôt le public ne sait pas assez, quels intérêts de finance exploitent le patriotisme cocardier et l'idéologie belliqueuse. Les fortunes édifiées par une guerre de notre siècle s'élèvent plus haut sous le ciel, et sont l'objet de plus de révérence, que les monuments dressés à la mémoire des morts.

On sait à n'en pas douter que l'industrie lourde,

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

que l'internationale du canon et de la mitrailleuse, possède et soudoie, dans la plupart des pays, nombre d'importants journaux, inspire et paie des campagnes de presse qui inquiètent les esprits et tiennent les états-majors sur le qui-vive...

Pourquoi faut-il que nous allions chercher ces honteuses précisions dans des publications techniques, dans les organes des associations pour la S. d. N., dans les cahiers de certains groupements humanitaires ou religieux qui n'atteignent pas le grand public ? *Pourquoi nos bons quotidiens suisses, peu suspects d'émarger au budget de Krupp ou du Creusot, se montrent-ils si rarement curieux des secrets de la finance de guerre ?*

Oui, pourquoi ? pourquoi ?... pourquoi ?

Et à propos du discours prononcé par S. de Madariaga à l'Assemblée des Nations de 1933, dans lequel le délégué de l'Espagne mettait courageusement le doigt sur la plaie du commerce des armes de guerre, M. Kohler ajoute : « Mais allez donc voir au cabinet de lecture quels journaux ont fait écho à son discours, *et quels l'ont passé sous silence. Ces sondages dans la grande presse sont fort instructifs.* » (Les passages ici soulignés ne le sont pas dans le texte original.)

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Le contraste est grand, en effet, entre la large place que l'on réserve, dans nos journaux romands, aux méfaits des marxistes, des bolchévistes, et du Front populaire, qu'ils disent « payés par Moscou », et le silence complet dont y bénéficient les profiteurs de guerre.

### *La conspiration du silence*

Le monde, heureusement, n'est pas peuplé que d'inconscients, de timides ou de lâches.

Il s'y rencontre de temps en temps des esprits clairvoyants, indépendants et courageux, qui disent ce qu'ils pensent. Il s'agit alors, surtout si l'un de ces personnages a quelque notoriété — et si l'on n'espère pas pouvoir le discréditer en lui collant quelque étiquette diffamatoire — il s'agit que sa voix ne soit entendue de personne. C'est la conspiration du silence.

Voici, par exemple, un Suisse de l'étranger vivant depuis trente-deux ans en Autriche et qui, sous le pseudonyme obligé de P. T. Lux, publie un remarquable livre, *Un Suisse ne reconnaît plus son*

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

*pays* (Genève, à l'imprimerie Chavannes, 1938). Ah ! ces Suisses de l'étranger, quel amour ne leur voue-t-on pas... dans les discours ! Mais lorsque l'un d'eux revenant au pays, nous fait part de ses désillusions, bonsoir ! on ne le connaît plus. C'est que le livre de P. T. Lux contient quelques solides, mais dures vérités. Aussi nos journaux politiques de droite ont-ils jugé plus prudent de n'en pas souffler mot. Mais, si vous n'étiez pas d'accord avec l'auteur, pourquoi donc n'avez-vous pas discuté ses idées ? Assurément, la conspiration du silence présente un double avantage : elle fait en sorte que certaines idées « subversives » ne soient pas connues, et elle dispense de les réfuter... quand on serait incapable de le faire.

Si, au cours de cette lamentable période d'après guerre, les idéologies communiste, d'une part, et fasciste, puis nazi-fasciste, d'autre part, se sont heurtées, même chez nous, d'une façon si violente, c'est par suite de ce défaut d'information intégrale, c'est par la conspiration du silence qui a enveloppé tous ceux qui cherchaient à nous éclairer d'une façon objective et impartiale. Il semble que notre Suisse romande, en vertu de ses traditions, eût

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

dû être un îlot de calme et lucide raison au milieu des flots déchaînés de la folie universelle. Mais elle a montré plus d'égarement encore que les autres... Elle eût pu, cependant, jouer un rôle inestimable, en dressant, en face des conceptions, jumelles quoi qu'il y paraisse, du communisme et du nazi-fascisme, conceptions qui relèvent de la Force, la doctrine libérale de l'Esprit. Des journalistes, des écrivains, qui s'honorent d'une culture philosophique, historique, juridique, s'ils n'ont pas été vraiment fascistes, ont en tout cas été anti-fascistes, cela parce que les partis de gauche étaient antifascistes. Abandon de notre « principe de fermeté ». Abandon, aussi, de l'information intégrale. Nous a-t-on assez dit, dans les premiers temps du fascisme, que celui-ci était un « parti de l'ordre », qui entrait en lice pour écraser les exactions de la gauche ! Et cependant, ce parti de l'ordre, de la discipline, de la vertu, ne s'est pas implanté sans violence. On s'est bien gardé de nous l'apprendre !

— Et alors, tout naturellement, nous nous demandons si des « silences » du même genre

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

n'ont pas complètement dénaturé les récits qu'on nous a faits des débuts de la guerre civile espagnole. Là encore notre presse romande eût dû faire figure d'arbitre impartial entre les deux camps. En taxant uniquement de « rouges » les défenseurs de la république, en taisant le fait que d'innombrables Espagnols catholiques, libéraux, ou autres, complètement étrangers au communisme, étaient opposés au mouvement fasciste de Franco, elle a volontairement altéré la physionomie de la situation, pour les besoins de sa politique intérieure. A la lire, on ne se douterait aucunement que les responsabilités étaient probablement partagées entre les belligérants, ainsi que conclut l'étude, paraissant tout à fait objective et impartiale, publiée par un Espagnol catholique, professeur de philosophie du droit à l'Université d'Oviedo, M. Mendizabal <sup>1</sup>.

Pour un homme de science — et, je crois, pour tout homme probe — ce procédé du silence est inimaginable. Un auteur affirme une chose.

---

<sup>1</sup> A. MENDIZABAL : *Aux origines d'une tragédie*, préface de J. Maritain, Paris, 1938.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Un autre le contredit. Le premier doit évidemment faire connaître cette critique, et en tenir compte, ou bien la réfuter. On n'imagine pas qu'il se réfugie dans le mutisme.

### *La crainte d'être dupe*

Mais — m'a-t-on souvent objecté — si nous étions justes et impartiaux, alors que nos adversaires ne le sont pas, nous ne serions que des « poires », nous ferions un métier de dupes. A quoi je réponds que, pour un partisan d'une politique de l'Esprit, *les fautes que peuvent commettre les autres ne nous dispensent pas de nos devoirs* ; (on remarquera que cette affirmation n'est qu'une paraphrase de notre « principe de fermeté ».) Je réponds encore que le propre de l'action morale est d'être désintéressée. Fais ce que dois...

Et puis, comme on nous l'apprenait dans notre enfance, « un bienfait n'est jamais perdu ». Il n'est pas impossible que les milliers de citoyens qui ne votent plus, las de la comédie qu'on leur joue, car ils voient bien que les dés



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

sont pipés d'un côté et de l'autre, soient attirés vers celui qui, le premier, donnera l'exemple, j'allais dire le signal, de la stricte probité...

### § 7. L'UNICITÉ DE LA MORALE : LA MORALE INTERNATIONALE

@

*Comme il n'y a pas deux façons de concevoir la vérité, le droit, la justice, — la morale internationale relève des mêmes principes, exactement, que la morale individuelle.*

Cela est évident. Cependant combien de gens qui, dans la vie quotidienne, ne tendraient pas la main à un individu n'ayant pas honoré sa signature ou ayant commis des actes de banditisme, n'hésitent pas à porter aux nues des hommes s'étant rendus coupables, sur le plan international, des mêmes méfaits, sauf que ceux-ci se déroulent sur une échelle infiniment plus grande et entraînent après eux une avalanche de misères et de détresses qui se répercutent à l'infini ? Mais voilà, ce que, dans la vie de tous les jours, on appelle « crime » ou « spoliation », dans la vie internationale, on le

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

décore du nom de « conquête légitime », « besoin d'expansion », « développement colonial », et, dernière trouvaille, « recherche d'espace vital »...

On prétend parfois que les relations des diverses nations entre elles ne sauraient être régies par les lois de la morale individuelle. Car, pour un Etat, le devoir suprême, dit-on, ce n'est jamais la poursuite d'un idéal désintéressé, mais la sauvegarde de ses intérêts, de son honneur, de sa souveraineté. — Qu'il en soit ainsi, on n'en peut douter. Mais *doit-il* en être ainsi ? Je n'hésite pas à répondre non. Le philosophe A. Spir le déclarait il y a plus d'un demi-siècle :

En vérité, ce qui vaut pour les individus vaut également pour les Etats, à savoir qu'ils ont la même obligation de respecter le droit et, partant, le devoir d'abolir la guerre — cette violation organisée du droit. Ici aussi s'applique la maxime : Tu peux, car tu dois.

On a cru — naïvement, mais de bonne foi — que pour réaliser l'entente des peuples, il fallait être « réaliste », c'est-à-dire admettre certaines entorses aux principes, plutôt que d'allumer la

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

discorde en s'y opposant. On a voulu fermer les yeux sur la violation du Droit pour assurer la Sécurité. Quelle chimère ! Car précisément la Sécurité ne peut reposer que sur le respect du Droit. — Au lendemain de Munich, le 1er octobre 1938, le principal organe de notre presse genevoise ouvrait son bulletin par ces mots : « Le miracle est accompli : la paix européenne est assurée. » Mais comment de bons esprits ont-ils pu s'imaginer que la paix — une paix durable, s'entend — qui implique le respect du droit et de la vérité, puisse sortir de la lamentable immolation qu'on venait d'en faire ? Non ! Ce n'est pas sur le sable mouvant de l'opportunisme que l'on reconstruira le monde de demain. Il y a aussi une logique de la morale, et cette logique, on ne saurait l'enfreindre impunément.

Nos journalistes, qui ont la difficile mais splendide mission d'orienter les esprits, feraient bien d'écouter parfois les philosophes, qui ne sont pas toujours de simples rêveurs.

A. Spir, que je citais tout à l'heure, écrivait vers 1880 : « La réalisation de la justice est, dans l'état

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

actuel des choses, une question de vie ou de mort pour la société et pour la civilisation elle-même. » Et, peu après, il disait : « Moi, je ne serai plus là, mais vous, vous verrez s'abattre sur l'Europe la plus effroyable guerre que le monde ait jamais connue. Oui, elle viendra fatalement, si les hommes ne s'avisent pas à temps de la nécessité d'une orientation nouvelle des esprits » <sup>1</sup>.

L'orientation nouvelle des esprits ! Je reconnais volontiers qu'elle n'est pas facile à accomplir. Car il ne s'agit de rien de moins que de supprimer le conflit qui oppose d'une façon si acerbe le sentiment national et l'idéal moral. Il ne s'agit de rien de moins que de reconnaître que l'intérêt d'un pays ne doit pas être mis, par les siens, « au-dessus de tout ». Il ne s'agit de rien de moins que du sacrifice de cet égoïsme sacré que tout Etat, qu'il l'avoue ou qu'il ne l'avoue pas, entretient au plus profond de son cœur. Quelle transformation à apporter à l'âme des peuples ! Y parviendra-t-on jamais ? Ce n'est cependant que si les nations se soumettent aux règles du droit et de la vérité, y

---

<sup>1</sup> A. SPIR : *Paroles d'un sage*, Paris, Alcan.

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

subordonnent leurs passions et leurs ambitions nationales, que le monde cessera de vivre dans une atmosphère perpétuelle de guerre : guerre blanche, guerre des nerfs, ou guerre déclarée.

Le « national » devra cesser d'être opposé à « l'international », car il doit s'y intégrer, comme l'individu s'intègre dans la société, n'étant maître de lui-même, selon le mot magnifique de Vinet, que pour être mieux le serviteur de tous.

Ce remaniement de l'échelle des valeurs, que l'éducation des générations nouvelles, si on le voulait, pourrait aisément réaliser, apparaît comme la grande tâche à laquelle, sans perdre un jour, il faut s'attacher.

Le sort de la civilisation en dépend.

@

## CHAPITRE IV

### CONSÉQUENCES NÉFASTES DES VACANCES DE LA PROBITÉ

@

L'on pourrait multiplier à l'infini les exemples qui remplissent le précédent chapitre. Ceux qui ont été donnés suffisent amplement à illustrer l'étrange divorce que l'on constate, dans la vie publique, entre certains principes, et les actes de ceux qui les professent. Voyons maintenant quels méfaits, d'une extrême gravité, entraînent ces continuelles éclipses de la probité.

#### § 1. LA MÉFIANCE RÉCIPROQUE ET SES CONSÉQUENCES POLITIQUES

@

L'improbité engendre la méfiance réciproque. Cela va de soi : qui n'est pas fidèle à sa parole, à sa loi, éveille la suspicion. Le visage qu'il nous montre aujourd'hui, est-ce le vrai — ou l'autre ?

Or, est-il besoin de rappeler que la confiance réciproque est justement l'agent indispensable à toute vie collective qui aspire à l'harmonie, à la

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

paix ? Car, sans confiance, pas de coopération possible au bien commun. Chacun se méfie de l'autre, quelles que soient ses affirmations, suppose chez lui quelque rosserie de derrière la tête, lui prête des intentions mauvaises qu'il n'a peut-être pas, et déploie son énergie à déjouer ses plans, au lieu de chercher à les comprendre et à les discuter objectivement. Cette méfiance réciproque, c'est, hélas, le pain quotidien de notre vie politique (un pain bien sec). Ce fut aussi celui des vingt premières années de la S. d. N., où chacun de ceux qui s'étaient associés pour créer la confiance universelle semblait hypnotisé par la crainte d'être roulé par ses partenaires. La crise de la S. d. N. n'est rien d'autre qu'une crise de confiance, émanant elle-même de cette affection endémique à la vie politique qu'est l'anémie de la probité.

De plus, l'improbité appelle l'improbité. Une fois entrebâillée la porte de l'improbité, on ne peut plus la fermer. Car chacun s'autorise de la déloyauté de l'adversaire pour justifier la sienne. J'entendais il n'y a pas longtemps un de nos plus distingués concitoyens, au demeurant

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

le plus honnête homme du monde, déclarer que si les gens de droite pratiquaient une politique absolument impartiale et objective, ils feraient un métier de dupes, puisque les gens de gauche ne sont ni objectifs ni impartiaux. Sans doute des hommes de gauche tiendraient-ils le même langage. Mais qui ne voit que c'est alors la course au mensonge, la course à la calomnie, comme il y a la course aux armements. Car, une fois admis le genre, chacun cherche à surpasser l'autre ; c'est la règle du jeu — mais est-ce bien ce qui devrait être la règle de nos démocraties ? Course au mensonge, alors que ce dont elles auraient tant besoin, pour vivre, pour progresser, pour s'épurer, pour échapper aux critiques, trop souvent justes, que leur adressent les nations totalitaires, ce serait une course à la justice, une course à la coopération fraternelle et féconde !

Et, en politique internationale, on voit aujourd'hui où nous a conduits la politique des « chiffons de papier », c'est-à-dire celle du naufrage de la probité.

Mais voici venir nos bons « réalistes » : « Un



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

accroc à la probité, clament-ils, n'est-il pas nécessaire parfois pour nous tirer d'un mauvais pas ? » — Eh bien ! non. Car ce n'est pas se tirer d'un mauvais pas que d'en faire faire un plus mauvais encore — un pas sur la voie qui glisse rapidement à l'abîme. Voyez plutôt : si cet accroc a procuré l'avantage qu'on escomptait, quelle tentation d'en faire d'autres... Et plus jamais alors on ne pourra remonter la pente. Quand on aperçoit tout à coup le gouffre, c'est trop tard. N'est-ce pas ce que nous montrent, d'une façon tristement éloquente, les résultats de la politique « réaliste » ?

### § 2. LE DANGER DES PRÉCÉDENTS

@

C'est que tout accroc à un principe crée un *précédent*. Et l'on finit par s'habituer à ces dérogations. Et c'est ainsi qu'à côté de la morale authentique s'installe une morale-Ersatz qui est celle de l'intérêt du moment, et qu'on baptise « réalisme ». Et c'est ainsi qu'à côté du droit international (pour autant qu'il existe) apparaît

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

une sorte de jurisprudence monstrueuse, celle du « fait accompli ». Quel encouragement pour les agresseurs ! Les pays libéraux ont-ils vraiment, en toute conscience, le droit de leur reprocher d'aspirer à de nouveaux « espaces vitaux », alors que, par leur attitude de lâche bienveillance (par exemple en reconnaissant *de jure* la conquête de l'Ethiopie), ils ont contribué à créer cette nouvelle et fantastique jurisprudence internationale ?

Voici un fait qui montre bien le danger des précédents, à savoir qu'une entorse à la règle crée une sorte de droit à en commettre une autre. Cela se passait fin 1935. Un des esprits les plus distingués de la Suisse romande soutenait devant moi que les sanctions contre l'Italie étaient injustes du moment que l'Angleterre avait laissé sans mot dire envahir la Chine par le Japon. On lui répondit que ce n'était pas l'Angleterre qui exigeait des sanctions, mais le respect de l'article 16 du Pacte de la S. d. N. accepté par l'Italie elle-même <sup>1</sup>. Mais il

---

<sup>1</sup> Est-il besoin de faire remarquer que, s'il est en effet déplorable que l'Angleterre n'ait pas réclamé en 1932 de sanctions contre le Japon, elle n'était pas plus coupable que n'importe quel autre membre de la S. d. N., car chacun avait alors le droit (et le devoir) de demander l'application de l'article 16.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

faut bien reconnaître que le « précédent » crée un pénible conflit entre l'équité et le droit absolu.

### § 3. MAUVAIS EXEMPLE DONNÉ A LA JEUNESSE

@

On dépense beaucoup de peine et d'argent pour l'éducation publique et privée des enfants. A quoi bon, si leurs aînés, avec l'ascendant qu'ils exercent sur eux, leur donnent chaque jour, dans la vie publique, des exemples allant directement à l'encontre des principes qu'on cherche à leur inculquer ! Si un père admet qu'en politique la fin justifie les moyens, comment pourra-t-il obliger son fils à ne pas pratiquer cette maxime dans ses relations avec ses camarades ? Si l'Etat reconnaît légale la conquête d'un autre en tant qu'elle est un « fait accompli » — et si, par-dessus le marché, un des représentants de cet Etat adresse au spoliateur, dans un discours, l'hommage de sa vénération — comment s'en prendre à Pierre qui, ayant chipé par force le couteau de Jean, refuse de le rendre ?

Lorsque les enfants s'aperçoivent que leurs

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

aînés ne sont pas fidèles aux règles qu'ils leur enseignent, quel ébranlement dans tout leur être moral, quelle désillusion ! « Fais ce que je dis, mais ne fais pas ce que je fais ! », voilà l'exemple funeste à la jeunesse. On l'entraîne à la duplicité, à l'hypocrisie : un masque d'idéaliste, de spiritualiste, dissimulant un comportement « réaliste ». — Ce qui est plus funeste encore, c'est la justification que de très braves gens donnent de cette duplicité. Écoutons-les : « Il ne faut pas dire : périssent les colonies plutôt qu'un principe. » « Il y a deux choses, la théorie et la pratique ; nous ne vivons pas dans le ciel, mais sur la terre, où la poursuite de l'absolu est impossible. » Je cite ces phrases, parce que je les ai entendues souvent. C'est de la monnaie courante, même dans les milieux les mieux intentionnés. Croyez-vous qu'elle va enrichir, cette monnaie, l'équipement spirituel de nos jeunes ? les entraîner au courage moral ? La conclusion qu'ils en tirent, c'est que les principes sont une chose admirable, à condition qu'ils ne viennent jamais compliquer, gêner, rendre impossible la vie de tous les jours.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

On les habitue ainsi à ne voir dans les principes moraux qu'une matière à examen à la fin de leurs cours de philosophie, qu'une pure rhétorique, un verbiage sans aucune application dans la vie quotidienne. Quelle immense erreur, cependant ! Car c'est justement pour nous servir de guide dans les moments difficiles, où la route à suivre n'apparaît pas distinctement, que le principe a, si l'on peut dire, été inventé. Sa fonction est celle d'une boussole. — Une erreur non moins grave est celle qui consiste à croire que les principes doivent s'effacer devant les exigences de la réalité. C'est le slogan du « réalisme ». Mais, à quoi serviraient les principes, si ce n'était justement à organiser le réel selon la norme que nous avons délibérément choisie pour idéal ? A quoi rimerait-ils, s'ils ne devaient pas précisément mordre sur notre conduite quotidienne, et s'il fallait les sacrifier chaque fois qu'ils viennent la contrarier ? Car — et c'est cela surtout qu'il faudrait montrer aux jeunes, et le leur montrer par l'exemple qu'on leur donne — la seule raison d'être du principe, c'est précisément de contrarier, de mater la réalité, de la discipliner,

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

de la plier à ce que nous avons reconnu être la Loi. Quand la réalité n'a pas à être vaincue, nous n'avons que faire d'un principe : quand nous avons faim ou soif, nous n'avons besoin d'aucun principe pour nous contraindre à manger ou à boire. C'est lorsque la situation est trouble et confuse, c'est lorsqu'il y a conflit, que le principe devient indispensable pour nous aider à la résoudre dans le sens de nos idéaux. Et c'est justement parce qu'il plane au-dessus de la réalité immédiate, c'est parce qu'il ne saurait être altéré par les contingences du moment, c'est parce qu'il a le caractère d'être absolu, universel, « catégorique », qu'il possède pour la conduite humaine une valeur normative, comme l'est celle d'une boussole dans le brouillard et la tempête.

En d'autres termes, le respect de la loi morale, la probité, est, dans le domaine social (pour qui professe la doctrine de l'Esprit), la vraie, la seule discipline. A-t-on assez opposé, aux jours naissants des dictatures, leur belle discipline à l'anarchie de la démocratie et du libéralisme ! Le pas de l'oie, n'est-ce pas bien

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

plus beau que le trottement arythmique d'une foule amorphe sur un trottoir ? Soit. N'empêche que la suprême discipline, c'est l'obéissance aux lois de l'Esprit, aux lois qui règlent la pensée, comme à celles qui règlent la vie sociale, c'est la soumission aux exigences de la vérité et à celles de la justice. La pire indiscipline, c'est celle d'une pensée qui se contredit, qui admet comme juste et bon un principe ou son contraire, suivant comme le vent tourne, bref, qui triche <sup>1</sup> !

Or, l'exemple qu'il faudrait surtout donner aux jeunes, c'est celui d'hommes qui ne trichent pas.

Aux jeunes, et aux adultes aussi. Car ce n'est pas seulement dans l'esprit des jeunes que les libertés qu'on prend avec la loi morale risquent de porter des fruits pernicieux. C'est aussi dans

---

<sup>1</sup> Dans un discours prononcé à Genève, le 18 juillet 1939, par M. Streuli, conseiller d'Etat du canton de Zurich, on relève la phrase suivante : « Il importe, surtout dans la démocratie, de ne pas proclamer seulement d'admirables lois fondamentales, mais de les respecter scrupuleusement dans nos actes, quels que soient les obstacles qui s'y opposent. » Bravo, M. Streuli ! « Les Romands, a-t-il ajouté, font en quelque sorte fonction de conscience constitutionnelle : ils n'abandonnent pas facilement le terrain des principes ». Hum ! hum ! Merci quand même pour les Romands !

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

celui du grand public. Quelle responsabilité vis-à-vis de lui portent les hommes d'Etat qui, tout en vantant dans leurs discours la sainteté des grands principes, n'en pratiquent pas moins, jour après jour, la plus lamentable *Realpolitik* ! — Comment voulez-vous que l'« homme de la rue » s'y reconnaisse ? De ce gâchis il tirera l'une de ces deux conséquences : ou bien que, sur le plan politique, la morale n'existe pas (et cela ne fera qu'accélérer la décadence de la vie politique) ; ou bien que ce qui est permis sur le plan politique l'est à plus forte raison sur le plan privé, où ces manquements ont évidemment moins de conséquences redoutables (et c'est la décadence de la morale privée).

### § 4. DÉSAFFECTATION DES INTELLECTUELS POUR LA POLITIQUE

@

G. Duhamel a écrit (*Mémorial de la guerre blanche*, 1939) : « J'ai toujours pensé qu'un écrivain doit conserver son indépendance et travailler à l'écart des groupements politiques. Je pense encore ainsi. » — J'entendais



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

récemment à Genève, l'un de mes plus distingués collègues soutenir la même opinion. Elle est partagée par la plupart des intellectuels. La raison en est simple. Ils savent que, sur le terrain de la lutte politique, on emploie des procédés, on cède à des manières de penser et d'agir, qui ne sont pas conformes à ce qu'exigerait la stricte probité. On y pratique sur une large échelle les « deux poids et deux mesures » dont nous avons parlé plus haut. Or, jamais un intellectuel digne de ce nom n'acceptera de se faire complice de ces entorses à ce qu'il regarde comme l'apanage même de l'homme cultivé : l'effort constant vers une impartialité et une objectivité *absolues*. Y renoncer, c'est pour lui se suicider dans ce qu'il a de plus cher. Aussi, dans les milieux où ces exigences du penser ne sont pas strictement respectées, l'intellectuel éprouve-t-il une sorte d'asphyxie mentale.

Les hommes des partis ne reconnaissent-ils pas eux-mêmes — et quel aveu pourrait être plus significatif — qu'il y a contradiction entre la notion courante de « parti » et le bien de la

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

communauté ? Lorsqu'une discussion importante va s'engager devant l'un ou l'autre de nos parlements, la presse de parti elle-même manifeste le vœu que cette discussion « se poursuive en dehors de tout esprit de parti ». Lorsqu'il s'agit de nommer un citoyen à une magistrature importante, on formule un souhait analogue. Un homme d'Etat, ne doit pas être un homme de parti <sup>1</sup>. Pareille déclaration signifie-t-elle qu'un homme d'Etat ne doive professer aucune opinion personnelle sur les grandes questions économiques, sociales ou politiques se rapportant à la conduite de la nation, et qu'il n'ait pas à *prendre parti* dans les discussions ou dans les actes relatifs à ces questions ? Evidemment pas. Ce qu'on réclame de lui, c'est qu'il prenne parti sans aucun *parti pris*. Le parti pris est, comme le dit Larousse, « une opinion préconçue sur laquelle on ne veut pas revenir ». Les partis politiques le savent fort bien, mieux que personne. Et c'est pour cela que, dans leurs

---

<sup>1</sup> Ainsi le *Journal de Genève* du 17 février 1940 rappelle, en l'approuvant, ce mot de Numa Droz : « Un conseiller fédéral a l'obligation d'être en premier lieu un homme d'Etat, non un homme de parti. »

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

moments de sincérité, ils demandent qu'un magistrat ne soit pas un homme de parti. S'ils ne reconnaissent pas que les hommes de parti sont entachés de parti pris, on ne comprendrait pas qu'ils ne veuillent pas d'hommes de parti au pouvoir.

Les intellectuels entreraient volontiers dans les partis politiques, si ces derniers, tout en travaillant au triomphe de quelque idée économique ou sociale qu'ils estiment juste, regardaient cet objectif, non pas comme une vérité démontrée, comme une Vérité (avec une majuscule) si évidemment vraie qu'on peut bien, pour l'atteindre, n'être pas trop regardant sur les moyens, — mais bien plutôt comme une hypothèse qui nous est sympathique, qui nous paraît probablement, voire très probablement, juste, mais que nous devons néanmoins ne tenir que pour une hypothèse à confronter impartialement avec les hypothèses adverses et, si faire se peut, avec les faits.

Rien n'intéresserait davantage certains intellectuels que de coopérer de toutes leurs forces à une politique comme celle-là

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

(promouvoir une telle politique était, je l'ai rappelé plus haut, l'ambition du « Groupe national », auquel j'ai consacré bien des heures de mes années de jeunesse).

Faut-il m'excuser de développer ici ces choses évidentes ? Je m'y sens contraint par les réponses que j'ai reçues — et combien souvent ! — d'hommes cultivés et certainement soucieux du bien de leur pays, et qui avaient toutes, à quelques mots près, la teneur suivante : « Mon bon monsieur, vous confondez les nécessités de la lutte politique avec celles d'un traité de philosophie. Nous luttons pour le triomphe de nos idées, et une action pratique, offensive ou défensive, n'est pas une discussion théorique, et ne peut en épouser les exigences. La lutte politique ne peut pas, de par sa nature même, être impartiale. Le journal qui est l'organe de notre parti n'est pas une revue d'idées, c'est un organe de combat, un soldat toujours sur la brèche. Non seulement il ne peut, mais il *ne doit pas* être impartial. » — Ainsi parlaient mes interlocuteurs. Sans doute pensaient-ils que j'étais tellement loin du réel que je frôlais le

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

délire.

Cependant, je préfère mon rêve cohérent à leur réalité incohérente. Sans doute, la réalité politique est pleine de contradictions. Mais n'est-ce pas justement le devoir des partisans de l'Esprit de chercher à ce qu'il n'en soit pas ainsi ? Comment travailler à l'avènement d'une humanité où règnent les valeurs spirituelles en recourant à des moyens qui leur tournent le dos ? Comment faire surgir une société du type supérieur par des manœuvres du type barbare ? Non, les armes empruntées à l'arsenal de la Force ne sauraient nous assurer la conquête de l'Esprit.

Et je pense que le meilleur moyen de promouvoir la cité future à laquelle nous aspirons tous — c'est de nous mettre à la réaliser tout de suite...

@

## CHAPITRE V

### FACTEURS PSYCHOLOGIQUES DE L'IMPROBITE

@

Nous voici au cœur même de notre sujet : après avoir constaté les éclipses de la probité et en avoir noté, très brièvement, quelques-unes des graves conséquences, il s'agit de déterminer leurs causes. Cette détermination des causes est très importante, car, pour traiter un mal, il faut savoir ce qui l'engendre. Énonçons une fois de plus le problème à résoudre : comment se fait-il que des hommes bons et cultivés, appartenant même à l'élite de la nation, proclamant constamment une doctrine de l'Esprit, mettent si facilement la probité en vacances ?

Assurément, ce problème n'a rien de nouveau. *Video meliora, deteriora sequor*, disait déjà Ovide il y a deux mille ans. Et chacun sait que la passion aveugle l'esprit, déforme la vision des choses, et pousse les hommes à agir même

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

contre leur véritable intérêt. Essayons de comprendre *grosso modo* ce qui se passe, de saisir le pourquoi des drames et des comédies qui se jouent incessamment au-dedans de nous.

### § 1. LE CONFLIT DES MOI

@

Le moi n'est pas une chose simple. En parlant de nous-même, nous ne devrions pas dire « je », mais « nous ». Car chacun de nous est plusieurs. Notre moi est un faisceau de tendances diverses, qu'on peut subdiviser en deux groupes : les tendances supérieures (formant le moi supérieur, moral, réfléchi), qui visent à atteindre un idéal, et les tendances inférieures (formant le moi inférieur, instinctif, impulsif), qui se portent vers tout ce qui procure des jouissances égoïstes.

Or ces deux moitiés du moi se livrent parfois une lutte acharnée. La raison en est claire. Ce que souhaite l'un ne satisfait pas l'autre. L'un veut une fin, l'autre ne veut pas les moyens. Ainsi le moi supérieur souhaite, par exemple, une collaboration pacifique entre les peuples, et

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

le moi inférieur renâcle aux sacrifices qu'il faudrait faire pour y parvenir (en l'espèce, au sacrifice de la souveraineté nationale, qui tient par beaucoup de fibres aux tendances égoïstes). Ou encore le moi supérieur désirerait une société plus juste, où l'on rencontre moins de travailleurs pauvres et de fainéants riches ; mais le moi inférieur se rebiffe à la pensée de ce que coûterait à ses intérêts matériels l'institution de pareil régime.

Tel est le drame. Et voici maintenant la comédie. Comme la victoire du moi inférieur risque de laisser à l'ami sincère du bien un sentiment très inconfortable de remords, de mauvaise conscience, le moi inférieur, qui est un roué personnage, va camoufler son égoïsme sous des dehors acceptables par le moi supérieur qu'il tient à mettre dans son jeu, (sans quoi la personnalité, divisée, lacérée, serait incapable d'action). Et pour plus de sûreté il va, par-dessus le marché, bloquer son sens critique. Ainsi le moi supérieur ne s'apercevra de rien, et sera même enchanté qu'on lui ait fourni de bonnes raisons qui le dispensent des



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

sacrifices, toujours pénibles, qu'exigeait son idéal. Il n'est plus tarabusté à l'idée de n'avoir pas fait son devoir, car le moi inférieur lui a adroitement soufflé qu'en n'accomplissant pas ce devoir-là, il obéissait à un devoir plus impérieux encore. Malgré tout, le moi supérieur n'est pas encore tout à fait à son aise. Il craint vaguement de s'être laissé rouler. Et alors, il n'ose plus penser, de peur que sa pensée ne le convainque de sa défaite, qui lui ferait honte. (Nous avons affaire ici à un réflexe d'inhibition mentale, réflexe de défense qui joue à l'insu du sujet : l'esprit fait le mort devant la menace de la vérité comme le renard à l'approche du danger.) Et alors jaillissent les *prétextes*, pour couvrir la retraite de l'esprit. Les prétextes sont des motifs-écrans qui cachent aux autres, et surtout à nous-mêmes, nos reniements. C'est une mauvaise raison que l'on se donne, et dont on s'éblouit, pour échapper à la vision du motif réel de notre abdication, motif qui nous ferait rougir.

Après ce coup d'œil nécessairement rapide

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

sur les forces adverses qui se tiraillent notre esprit ou se jouent de lui, précisons quels sont, dans le domaine de la vie politique ou sociale, ces mobiles que l'on se refuse à s'avouer à soi-même, et qui sont les causes subconscientes de l'abandon de la probité. — Ces causes sont multiples. Mais je pense que les principales sont *la peur, l'intérêt, l'esprit de parti, le conformisme*, auxquelles s'ajoutent, et que compliquent, les facteurs généraux de la psychologie des masses, qui ne peuvent être abordés ici. Enfin je dirai quelques mots de la délicate question du *patriotisme*, qui, suivant comme il est compris, peut aussi interférer avec la morale.

Il est à peine besoin d'ajouter que cette division de la personnalité, qui nous permet de mener de front des conduites contradictoires, est un fait très général, et que nous tous, tant que nous sommes, nous devons nous efforcer d'apporter en nous-mêmes cette harmonie, cette cohérence, qui seule est digne des êtres pensants.

§ 2. LA PEUR

@

Ce facteur, qui a joué un rôle plus important dans la conduite des gouvernements et de la presse qui les soutient que dans celle des individus, — je ne pense pas qu'il soit besoin d'en montrer longuement l'influence. En Suisse, notre différence d'attitude à l'égard de l'U.R.S.S. d'une part, et d'autre part à l'égard d'autres Etats dont les actes ne sont pas moins condamnables du point de vue de l'Esprit, provient évidemment de ce que ceux-ci sont plus près de nous que la lointaine Soviétie. A considérer ce qui s'est passé depuis une vingtaine d'années, on pourrait croire que l'indignation pour les violations de la morale et du droit décroît en raison directe du carré des distances !

Entendons-nous bien. La peur est un sentiment fort naturel, et qu'on ne peut blâmer, surtout lorsque, actionnant les moyens d'échapper au danger qui la suscite, elle prend le nom de « prudence ». Rien de plus naturel qu'un Etat soit prudent, et évite d'exciter de

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

puissants voisins. Mais alors, si la prudence nous invite à taire nos ressentiments pour certains méfaits qui se produisent près de nous, ne serait-il pas élégant d'y mettre au moins une sourdine lorsque des méfaits analogues sont commis à 1500 kilomètres ?

### § 3. L'INTÉRÊT MATÉRIEL : L'ARGENT

@

Un autre facteur qui pousse le moi inférieur à damer le pion au moi supérieur, c'est évidemment l'intérêt matériel et financier. Mais, là encore, le bourgeois élevé dans les traditions de la morale chrétienne ne saurait se l'avouer aussi crûment. Il faut qu'il se cache à soi-même, qu'il refoule cette vérité que sa conscience réproouve, ou tout au moins qui lui paraît fort inélégante. Et alors, tout-à-fait sincèrement, grâce au petit jeu de son subconscient, il s'imagine, en luttant de toutes ses forces contre le communisme, défendre, non pas ses intérêts, mais uniquement les valeurs spirituelles.

La preuve ? — Elle est donnée par cette

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

méthode bien connue que Stuart Mill nommait la « méthode de différence » : si nous comparons l'attitude des mêmes bourgeois bien-pensants à l'égard de certaines autres dictatures (qu'ils croient, à tort ou à raison, favorables à leurs intérêts matériels), dictatures qui affichent un parfait mépris pour les valeurs de l'Esprit, nous constatons chez eux des réactions entièrement différentes. Souvent même l'indignation fait place à l'admiration. Nous pouvons donc conclure que si le communisme provoque une réaction différente de celle que suscite le nazi-fascisme, la cause n'en est pas sa doctrine anti-libérale ou anti-chrétienne (sans quoi la réaction sera la même dans les deux cas), mais une autre cause que celle qui est avouée.

Mon intention n'est pas de reprocher à la société capitaliste de se défendre contre les menaces de spoliation. Cette question d'économie sociale ne rentre pas dans mon cadre. Je n'étudie ici que les inconséquences de cette société dans le choix de ses armes de défense. Au lieu de dire franchement : « Nous

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

sommes les *beati possedentes* et nous désirons le rester » ; au lieu de dire : « Si vous étiez à notre place, vous feriez exactement la même chose ; alors ce n'est pas la peine, assurément, de changer de gouvernement » ;. — au lieu de dire : « Il est vrai que le régime capitaliste connaît des injustices et des misères, mais il y en a encore cent fois plus dans le régime soviétique, et nous ne voulons pas échanger notre cheval borgne contre un cheval aveugle », déclarations parfaitement compréhensibles, la société capitaliste dissimule la défense de ses intérêts matériels derrière un bouclier spirituel. Elle s'est indignée des Sans-Dieu, et l'on a vu de fervents disciples de Mammon devenir tout à coup les chevaliers servants de celui qui a dit « vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ».

Je ne suis pas le seul à avoir été frappé de cette inconséquence. M. Denis de Rougemont a écrit :

On connaît la « croisade antimarxiste » qu'organise dans le monde entier la panique des capitalistes. Cette croisade a pour vraie devise : dividendes d'abord ! Mais elle entend utiliser le

## **Morale et Politique** ou Les vacances de la Probité

spirituel comme masque. (*Le communisme et les chrétiens*, p. 231.)

Dans le même ouvrage, M. Daniel-Rops fait entendre la même note :

L'idéal de l'ouvrier de choc et du kholkozien peut nous paraître faux et illusoire ; il nous paraîtra toujours, aussi, plus valable que celui du capitaliste dont la vie n'a d'autre sens que de sauvegarder jetons de présence et tantièmes.

Et P. T. Lux, dans son livre déjà cité (p. 110) :

Bernard Shaw prétend que l'Anglais est invincible parce que ses principes sont toujours du même côté que ses intérêts. Il n'y a pas que les Anglais à accommoder leurs principes à leurs intérêts ; ce serait déjà un progrès si chacun avait au moins la bonne foi de ne plus se leurrer et de s'avouer jusqu'à quel point ses principes sont motivés par ses intérêts.

Motivés inconsciemment. Que la société capitaliste défende avant tout ses intérêts matériels — parfois en entretenant l'esprit de guerre quand cela fait monter à la Bourse certaines valeurs industrielles — cela ne peut

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

faire l'ombre d'un doute. Mais qu'elle soit le plus souvent sincère lorsque, le faisant, elle prétend lutter au nom de la morale et de la religion, cela semble bien certain aussi.

Il est assurément aussi des individus qui, en luttant contre le communisme, savent fort bien qu'ils ne font que défendre leurs intérêts matériels, et ne songent pas à autre chose. Mais ces gens-là sont fort peu intéressants... pour la psychologie. Leur comportement ne pose aucun problème. Il n'en est pas de même des autres, qui sont peut-être bien la majorité, et qu'on appelle les « bien-pensants », non pas parce qu'ils pensent bien (ils pensent au contraire très mal) mais parce qu'ils ont l'intention de penser conformément au bien. Et la bonne intention, c'est beaucoup, — bien que l'Enfer, dit-on, en soit pavé. Oui, ce qui est intéressant, c'est la psychologie du bien-pensant, du capitaliste bien-pensant.

Cette psychologie, pour la faire en toute connaissance de cause, il faudrait la poursuivre empiriquement, c'est-à-dire interroger un grand nombre de personnes, voire les psychanalyser !



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

En l'absence de cette enquête, on ne pourra ici que se borner à quelques hypothèses vraisemblables.

Le comportement inconséquent du bien-pensant a plusieurs racines. J'ai déjà parlé du *refoulement* dont sa passion pour l'argent est l'objet, et de l'écran anticommuniste dont il la voile. Un autre moyen auquel il recourt (inconsciemment) pour s'imaginer qu'il « pense bien », c'est de *sublimier* cet amour de l'argent. Par suite d'une de ces assimilations psychologiques qui se produisent naturellement dans les cerveaux, société capitaliste et société chrétienne sont identifiées, et par conséquent la sauvegarde de celle-ci exige la défense de celle-là. L'argent — comme il serait intéressant d'approfondir la psychologie de l'argent ! l'argent, dans la pensée de bien des riches, est devenu tout autre chose que ce qu'il est en réalité, à savoir l'instrument qui procure des jouissances (preuve en soit le fait que ceux qui aiment l'argent préfèrent souvent l'accumuler que le dépenser) ; de moyen il est devenu une fin, qui aurait une valeur en soi. On aime

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

l'argent pour l'argent. Il est encore, pour les bien-pensants, un symbole de distinction, de culture, de respectabilité, et, par extension, de valeur morale. Les termes de « sans-le-sou », de « ventre-creux », de « va-nu-pied » éveillent, dans nos sociétés anti-sans-Dieu, moins la pitié que le mépris. C'est donc en toute bonne foi que la société capitaliste se pose comme la puissante citadelle qui défend le monde contre les entreprises des mécréants.

J'ai eu plaisir à trouver cette manière de voir confirmée par P. C. dans le *Journal de Genève* du 21 juin 1939 : « ... les richesses matérielles prennent très vite figure de valeurs spirituelles aux yeux de ceux qui trouvent quelque intérêt personnel à les protéger... Les hommes et les peuples s'entendent très bien à couvrir la nudité de leurs appétits, à donner un tour généreux à leurs égoïsmes... »

Chez beaucoup, l'argent est symbole de *gain*, non pas dans le sens de profit, mais dans celui de réussite, de succès. Ils aiment à « gagner » sur le terrain financier, comme on aime à « gagner » en jouant au bridge ou au tennis. Ce mobile semble dépourvu de tout sentiment de

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

cupidité. Il est au contraire consacré par la satisfaction du devoir accompli : on a su prévoir, calculer, étudier le pour et le contre, faire jouer son flair et son intelligence, bref, on a été à la hauteur de sa tâche, de sa profession. — Cette disposition psychologique aboutit rapidement à opérer entre les deux « moi » dont nous parlions ci-devant, une nouvelle forme d'équilibre. Cette fois, l'un ne cherche plus à blouser l'autre, à mijoter avec lui quelque insidieux compromis ; non pas, c'est le divorce complet, ils font chambre à part, vivent chacun dans leur sphère propre, évoluant sans jamais se heurter. L'individu (contrairement à l'étymologie) s'est scindé en deux moitiés s'ignorant l'une l'autre : d'un côté, le monde des affaires, des intérêts, et aussi de la politique favorable à ceux-ci ; de l'autre, le monde de la morale. Une cloison étanche les sépare, leurs eaux ne sauraient se mêler <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Ces lignes étaient écrites lorsque j'ai trouvé, dans les *Cahiers protestants* de janvier 1940 cette « observation » typique, due à M. Denis de Rougemont : « Un grand banquier de Paris, membre d'un comité de bienfaisance, fut interrogé un jour, devant moi, par un de ses collègues. Était-il vrai, lui demandait-on, que sa banque finançât la guerre des Japonais contre Shanghai ? Il répondit que c'était vrai. — Mais alors, n'êtes-vous

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Avouons que les églises ont beaucoup fait pour créer cet état de choses. En séparant si nettement le dimanche du reste de la semaine, en lui donnant un climat *sui generis*, en en faisant le jour consacré à Dieu, elles ont imprimé tout naturellement dans les esprits, depuis la petite enfance, cette idée que les autres jours ne le sont pas. Le dimanche devient ainsi une sorte de paratonnerre qui, en attirant à lui toutes les pensées morales dont la société est capable, en décharge heureusement le train-train quotidien des affaires et du travail, où elles sont fort gênantes. Moyennant qu'il aille régulièrement à l'église le dimanche, le bien-pensant a le sentiment d'avoir fait tout son devoir. Ça ne l'amuse pas toujours beaucoup, mais il estime, somme toute, s'être procuré à assez bon compte une assurance sur la vie... éternelle.

---

pas torturé par la pensée que votre argent contribue à prolonger le massacre ? — Nullement, répondit-il. Car tout ce que j'ai à voir, ce sont deux colonnes de chiffres, dont la balance est favorable à ma maison. — L'exemple peut paraître caricatural. Toutefois je le certifie exact. De plus, il illustre à merveille le vice fondamental de notre société et aussi de notre culture : c'est une absence totale de *vue d'ensemble*. Ce qui nous manque absolument, c'est un grand principe d'unité entre notre pensée et nos actions. »

§ 4. L'ESPRIT DE PARTI

@

Un autre facteur, des plus importants, d'obscurcissement intellectuel, générateur de contradictions est, comme chacun sait, l'esprit de parti. Nous en avons déjà parlé. Bornons-nous ici à rappeler quelques-uns de ses caractères.

1. *Substitution du moyen à la fin.* — Que, dans une démocratie, les citoyens nourrissant un même idéal social ou politique se groupent pour le faire triompher, rien n'est plus légitime. Ce but qu'ils se proposent d'atteindre, appelons-le « but légitime ». Bientôt cependant, par le fait même qu'ils sont groupés en vue d'une fin commune, une étroite solidarité va se créer entre les membres du groupe, du parti, et cela d'autant plus qu'ils doivent faire front contre les partis adverses. Le parti prend alors figure d'un organisme, qui a sa vie propre, et qui considère son existence comme un but en soi qu'il s'agit de défendre. De moyen qu'il était le voilà qui est

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

devenu fin. Au but légitime s'est substitué un « but illégitime », qui trop souvent fait oublier celui pour le triomphe duquel on s'était associé : par exemple, un parti libéral recourra à des mesures antilibérales, opportunistes, afin de consolider sa position (voir l'histoire du « quorum » rapportée précédemment). Et la victoire du groupe finit par être désirée bien moins pour assurer celle du but légitime que pour des raisons d'amour-propre de parti. C'est cette déformation qui fait l'essence de *l'esprit de parti*.

2. *Abdication du sens critique.* — D'autre part, l'esprit de parti, exprimant l'esprit d'une collectivité, participe de tous les caractères qui sont le propre de la psychologie des masses. L'abaissement du sens critique en est la tare fondamentale, celle d'où découlent les autres. Il provient du fait que, dans la masse, chacun se sentant solidaire de l'ensemble, perd le sentiment de sa responsabilité personnelle, et ne fait donc plus jouer ses mécanismes de contrôle mental. Il accepte les mots d'ordre

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

sans en examiner le bien-fondé ; c'est assurément moins fatigant que de penser par soi-même. Cette inhibition du contrôle, qui se produit avec l'inéluçtabilité d'un réflexe, favorise l'émancipation des activités inférieures que le sens critique tenait en échec, à savoir la croyance, la passion, l'imitation, la suggestibilité. Au total, régression de l'être humain à un niveau mental inférieur. Conséquence : pris entre sa passion, qui engloutit sa raison, et l'abdication de son sens critique grâce à laquelle il ne s'en aperçoit pas, il manie à tort et à travers les outils de sa pensée. Et c'est à la faveur de cette défaillance de l'esprit que prennent naissance toutes ces entorses à la probité (aux principes d'impartialité, de fermeté, etc.) que nous avons exposées.

3. *Incapacité d'abstraction.* — Ce phénomène rapproche beaucoup la mentalité du partisan de celle de l'enfant : l'image particulière et concrète d'une chose empêche de la penser dans sa généralité. J'ai demandé une fois à un

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

enfant quelle ressemblance il y avait entre une abeille et un oiseau. « Tous les deux sont jaunes », répondit-il. C'est que, au lieu de penser à l'oiseau en général, il avait songé à un canari. L'erreur de sa réponse provenait d'un défaut d'abstraction. — Transportons-nous dans le domaine de la politique. Les mêmes personnes qui protestent avec énergie contre un certain méfait lorsqu'il est commis par un adversaire (par exemple les bombardements de villes ouvertes lors de la guerre d'Espagne) n'en sont nullement indignées lorsque c'est le camp ami qui s'en est rendu coupable. C'est que l'esprit du partisan est incapable de s'élever à l'idée abstraite et générale (par exemple l'idée de « bombardement de villes ouvertes ») pour la juger indépendamment des cas particuliers où on la rencontre. Nous avons là une des principales sources de l'entorse au principe d'impartialité (les deux poids et les deux mesures) : le jugement se fonde, non pas sur l'idée même qu'il conviendrait d'approuver ou de désapprouver, mais il s'arrête aux cas particuliers, aux images concomitantes, et s'inspire des sympathies ou des antipathies que



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

le parti éprouve à leur égard.

Voici encore une observation qui se rapporte à cette incapacité d'abstraction. Etonné, depuis fort longtemps, que les défenseurs d'une politique de l'Esprit émissent des appréciations si opposées sur le fascisme (puis le nazisme) d'une part, et le bolchévisme d'autre part, qui avaient cependant ceci de commun d'être les adversaires absolus du libéralisme, j'ai de nombreuses fois fait remarquer à des personnes appartenant aux partis soi-disant libéraux et amis du droit, combien cette conduite me paraissait illogique. Vous devinez ce qu'on me répondait : que j'avais des sympathies bolchévistes ! Comme si défendre l'équité et la logique, c'était défendre le bolchévisme ! C'est que mes interlocuteurs n'arrivaient pas à abstraire l'idée d'équité des éléments entre lesquels elle devait jouer. Imaginez que des fidèles de l'anti-alcoolisme condamnent violemment la *wodka*, mais défendent le *schnaps* comme étant un rempart contre l'invasion de celle-ci. Quelqu'un fait remarquer que cette attitude est absurde et illogique, le schnaps étant aussi pernicieux que la wodka. A quoi on lui répond : « Eh ! eh ! vous êtes un ami de la wodka ! »

#### 4. *Assimilation d'idées par généralisation*

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

*simpliste.* — L'affectivité, bien plus qu'un examen impartial des faits est l'agent de cette généralisation. Ainsi, on appartient à un parti de droite (ou de gauche), et l'on regarde comme dangereux tout ce qui vient de la gauche (ou de la droite), même s'il s'agit de mouvements se déroulant sur un tout autre plan. C'est en vertu de cette sorte de contamination d'idées que, chez nous et ailleurs, la politique intérieure a constamment faussé les appréciations sur la politique extérieure. (L'abdication du sens critique empêchait de s'en apercevoir.) Exemples : la façon enthousiaste dont a été accueilli, même dans le camp des bourgeois « libéraux » l'avènement du fascisme, même du nazisme, parce que, s'opposant au communisme, ils prenaient figure de mouvements de droite. Autre exemple : la façon tranchée dont étaient réparties les sympathies lors de la guerre d'Espagne entre « les rouges », et « la droite ». Le fait que « les rouges » comprenaient, outre les partis d'extrême-gauche, tous les libéraux espagnols, sans parler des Basques catholiques, était impuissant à atténuer ce jugement simpliste, — non plus que le fait que « la droite » se recrutait surtout parmi les antilibéraux, parmi les ennemis acharnés de toute liberté de pensée, qui mettaient dans un même sac marxistes, francs-maçons, juifs et protestants. Et les bourgeois protestants de

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Genève, qui, au printemps 1936 fêtaient solennellement le 400<sup>me</sup> anniversaire de la Réforme, acclamaient, peu après, un mouvement qui se proposait d'étouffer en Espagne les rares bienfaits que la Réforme avait pu encore y apporter, d'y supprimer, au détriment du protestantisme, la liberté des cultes.

D'après *L'Echo de Paris* du 3 août 1937, le général franquiste Davila, dans une allocution, déclarait que le propos inébranlable des patriotes espagnols était de « baigner la vie nationale dans les eaux très pures et très fécondes de la pensée catholique... La pensée catholique dans l'ordre social et dans l'Etat est la pensée sur la vie et la destinée des hommes et des peuples ; et cette pensée, qu'on ne connaît pas ou que l'on contredit, est la seule qui puisse faire les nations grandes. » Que les Espagnols catholiques veuillent refaire une Espagne catholique, rien de plus naturel (encore qu'on puisse s'étonner de voir ces mêmes personnages accorder leur admiration à des régimes racistes, fondés sur l'égoïsme sacré, et que le Pape a dûment condamnés). Mais que les bourgeois protestants de Genève n'aient pas vu le danger menaçant leurs coreligionnaires espagnols, cela montre à quel point, même chez des gens d'un haut niveau intellectuel et

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

moral, l'esprit de parti bloque le sens critique <sup>1</sup>.

Cette généralisation abusive a, en bref, conduit la plupart des gens de droite à cette opinion simpliste : tout ce qui s'oppose au communisme est bon, *ipso facto*, donc vive le nazi-fascisme ! Le monde se ramène ainsi à un dilemme, qui dispense de réfléchir.

Ayant un jour (c'était en novembre 1937) essayé de montrer à l'un des chefs du parti « national-démocratique » de Genève que cette opposition simpliste était absurde, que la coupure ne passait pas entre communisme et fascisme, mais entre dictature et régime libéral, entre Force et Esprit, il me fit cette réponse significative, que je cite textuellement : « Nous sommes en face de deux mouvements, le bolchévisme et le fascisme ; il faut être de l'un ou de l'autre côté de la barricade, il faut choisir. Moi, je choisis le fascisme. »

---

<sup>1</sup> Ce que tout faisait prévoir est en effet arrivé. Le *Message social* du 25 février 1940 dit entre autres : « L'Espagne ne connaît pas encore de liberté religieuse. En plus de cent localités toute activité évangélique est arrêtée. A Barcelone et ailleurs les églises protestantes sont fermées et leur réouverture a été définitivement refusée... De plus, des rigueurs d'ordre économique sont infligées aux protestants, en raison de leur foi... » Etc.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

5. *La puissance du mot.* — Cette incapacité de généraliser correctement est exploitée par les meneurs du parti qui galvanisent leur troupeau en agitant devant lui tantôt comme un drapeau, tantôt comme un épouvantail, certains mots ayant une action d'autant plus efficace qu'on se donne moins de peine pour saisir exactement les choses qui y correspondent. Ainsi les mots « front populaire » et « les rouges » (spécialement en Espagne), « sans-Dieu » (on perd complètement de vue que beaucoup des membres du parti qui exploite ce terme n'ont peut-être pas la moindre parcelle de foi véritable), « discipline » (que de crimes ont été commis en son nom !), et, une jolie trouvaille, « belliciste », appliqué aux pacifistes qui repoussaient l'idée d'une paix fondée sur la lâcheté et l'injustice !

Et le mot « ordre » a aussi cette vertu magique d'évoquer dans l'esprit une image bien contraire à la réalité. J'entendais un vieux banquier genevois, d'ailleurs homme excellent et à la conscience droite (et c'est ce qui fait

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

l'intérêt de cette observation), assurer, au moment de la première agression de la Chine par les Japonais en 1932, que ceux-ci allaient y « mettre de l'ordre ». Mais quand, au cinéma, on voyait défiler le lamentable exode des pauvres familles chinoises dont les habitations avaient été brûlées, on saisissait toute la distance qui sépare la réalité des mots qui sont censés la désigner.

Le mot « national » a aussi la vertu d'éblouir beaucoup de braves gens, au point qu'il en arrive à éclipser complètement le mot « socialisme », mot que pourtant ces braves gens n'aiment guère, lorsqu'on le place à côté de lui : c'est ainsi que dans le mot « national-socialisme », ils ne voient que « national », et n'aperçoivent plus du tout « socialisme ».

6. *La fin justifie les moyens.* — L'homme de parti est tellement convaincu que sa cause est juste qu'il estime qu'il serait coupable d'en risquer l'échec en étant trop regardant sur les moyens propres à la faire triompher. Un journaliste romand m'a déclaré, il y a deux ans,

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

que « l'injustice est parfois un devoir, pour défendre une cause juste ». J'ai déjà dit précédemment combien graves étaient les conséquences d'une telle manière de voir et de faire. Demandons-nous donc comment des esprits distingués et épris d'honnêteté peuvent penser de la sorte.

Il semble que nous ayons affaire ici, non pas à quelque pitrerie du subconscient, mais à une opinion complètement consciente. Je n'en suis pas certain cependant. La passion qui sous-tend l'esprit de parti est parfaitement capable d'aveugler même un homme intelligent et honnête sur le danger moral et social de pareilles conduites. Il n'en aperçoit pas la portée ; sans quoi, il ne s'y abandonnerait pas.

« Le gentleman est chevaleresque aussi vis-à-vis de son ennemi — a écrit M. Coudenhove-Kalergi —. Qu'il s'agisse d'un ennemi personnel ou politique, il ne se sert que d'armes honnêtes. Sa loi suprême est le *fair play*. Il risquerait la défaite, plutôt que de s'assurer la victoire avec des armes déloyales. Pour lui, la fin ne justifie pas les moyens, bien au contraire, et le but le plus élevé peut être déshonoré

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

par les moyens employés... (*L'homme et l'Etat totalitaire*, Paris, 1938.)

Je suis persuadé que les hommes de parti auxquels j'ai fait allusion seraient les premiers à applaudir une telle déclaration. S'ils ne s'y conforment pas, c'est donc sans le vouloir et sans s'en douter. Cet exemple montre bien jusqu'où peut aller l'oblitération mentale sous l'influence du sentiment. Sans doute la crainte d'être dupe, dont il a été question plus haut, joue-t-elle aussi son rôle.

### § 5. LE CONFORMISME

@

Ce facteur ne se confond ni avec l'intérêt matériel, ni avec l'esprit de parti, dont il déborde le cadre. Sans doute, il y a un conformisme de parti. Mais le conformisme peut s'étendre à tout un milieu social (comme c'est le cas pour la mode), ou se restreindre à un clan, à une caste plus ou moins limitée (aristocratique, professionnelle, régionale, etc.). Il n'est d'ailleurs pas actionné par les mêmes



## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

tendances que l'esprit de parti. Chez celui-ci, c'est la tendance offensive qui domine, en vue d'un but plus ou moins conscient à atteindre. Le conformisme, lui, est engendré par un instinct avant tout défensif, par la résistance au changement, et cet instinct actionne ceux qui en sont les acteurs involontaires, pour ne pas dire les victimes, sans qu'ils s'en rendent compte, pas plus que le mouton ne se rend compte des mobiles qui le rivent au troupeau.

Ce n'est que lorsque l'individu tente de faire preuve d'indépendance qu'il prend conscience à la fois de la contrainte sociale qui pèse sur lui, et du risque qu'il y aurait à s'en libérer, à « se compromettre ». C'est que le groupe, le clan, n'est pas tendre pour celui qui, en n'adoptant pas ses coutumes, ses croyances et ses traditions, trouble son équilibre et sa quiétude ; aussi le châtie-t-il en le stigmatisant, en le boycottant, en l'excommuniant. Le crime de lèse-conformisme soulève une indignation bien plus grande que la pire des mauvaises actions. Car, pour le conformiste, ce qui importe, c'est moins d'être que de paraître. Son impératif

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

n'est pas « il faut », mais « il convient de ».

Parmi les habitudes du clan, les habitudes de pensée sont les plus tyranniques. Malheur à qui ne s'y conforme pas ! L'on connaît le sort qui fut celui des hérétiques de tous les temps, qu'ils s'appelassent Socrate, Jésus, Jean Huss, Giordano Bruno, Luther, Servet, Galilée... Ils ont été empoisonnés, crucifiés, brûlés, persécutés pour ne s'être pas conformés aux croyances de leur milieu et de leur temps.

C'est qu'en effet, la pensée libre et indépendante, voilà l'ennemie mortelle du conformisme. Pour celui-ci, toute opinion du clan est un dogme, c'est-à-dire une opinion qui, si absurde puisse-t-elle être, doit être avalée toute crue (crue, dans les deux sens du mot), sans être ni examinée, ni discutée, ni soumise à l'épreuve des faits. Et c'est justement parce que les dogmes sont incapables de résister à l'examen de la pensée que les conformistes haïssent tant la pensée, et qu'ils préfèrent supprimer ceux qui pensent, plutôt que d'accepter une discussion qui les conduirait à une vérité dont ils ne veulent pas. Telle est

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

l'origine de l'intolérance, qui dissimule sous les dehors d'une arrogante infaillibilité le secret soupçon de n'avoir pas tout à fait raison. Il en résulte, chez le conformiste, un très chatouilleux complexe d'infériorité, que trahit sa promptitude à se fâcher (au lieu de discuter calmement) dès qu'on n'est pas de son avis.

Pour le conformiste, ce n'est pas la valeur de l'argument qui compte, mais seulement la couleur politique, sociale, etc., de celui qui l'a donné : Dis-moi qui tu es, je te dirai si tu as raison.

Chose étrange et bien paradoxale — mais nous avons constaté que tout, dans notre société, est inconséquence — les milieux de droite englobent dans leur conformisme l'adhésion au christianisme (voir leur indignation contre les « sans-Dieu »), alors que le christianisme est, dans son essence, le grand adversaire du conformisme, en nous invitant à la probité. Il serait intéressant, mais il ne peut en être question ici, de suivre, à la fois au point de vue historique et psychologique, les relations qui se sont établies entre les classes dirigeantes

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

(représentant en gros le Pouvoir) et la religion, et l'influence que celle-ci a exercée sur celles-là, et réciproquement. Cet étrange mariage entre la Force et l'Esprit, qui n'était certainement pas un mariage d'amour, a été un coup de maître pour ceux qui détenaient le pouvoir, car, en mettant Dieu dans leur camp (*Gott mit uns*, etc.) ils se donnaient les gants, quoi qu'ils fissent, d'être les protecteurs des valeurs spirituelles. Mais, chose curieuse, l'Eglise (sous toutes ses formes confessionnelles) a docilement accepté le rôle de dupe qu'on lui a fait jouer. Flattée d'être l'amie de la Force, elle couvre volontiers de son pavillon les entreprises de celle-ci.

Ou encore, l'Eglise se tait. Voyez à ce sujet l'amertume de cet authentique chrétien que fut le très regretté pasteur Marcel Bourquin.

Le pire, c'est que nous ne sommes que quelques-uns dans l'Eglise à ressentir ces conflits. Oh ! cette solitude ! l'Eglise a le cœur à droite, et elle est tranquille. Il y a longtemps qu'elle a renoncé à se faire la conscience du peuple : elle « prêche l'Evangile » ! La Suisse manque à ses engagements et se refuse à appliquer les sanctions ? l'Eglise se

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

tait. La Suisse reconnaît « de jure » l'annexion de l'Éthiopie ? L'Église se tait...

Le plus souvent l'Église se tait. Elle profite même de la situation. (M. Bourquin, *Ministère*, Genève, 1939.)

D'autre part, le bourgeois de droite veut bien défendre les positions de la religion, mais à la condition que l'Église ne se mêle pas de ses affaires, si ce n'est pour leur donner sa bénédiction. Mais surtout, qu'elle ne « s'immisce pas » (c'est le terme qu'il emploie) dans les questions politiques ou sociales, qu'elle ne tente pas de lui donner à ce sujet la moindre directive, sans quoi !... L'Église voit bien que c'est à prendre ou à laisser. Elle préfère prendre...

Cette sorte d'existence en partie double, d'heureux compromis, a assurément l'avantage, pour le bourgeois bien-pensant comme pour le pasteur ou le prêtre, d'éviter bien des frictions, bien des difficultés. Pour l'un (le bourgeois), la politique est un alibi commode pour son infidélité à la morale chrétienne ; pour l'autre, sa fonction ecclésiastique est un alibi plus

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

commode encore pour rester étranger à ce qui se passe dans la politique...

En somme, les églises ont pensé plus à leur sécurité qu'à leur mission. Elles donnent le Crucifié en exemple, mais elles meurent de peur d'être crucifiées. Et cela aussi est très humain.

### § 6. L'INTÉRÊT NATIONAL

@

L'un des sentiments qui risquent le plus d'entrer en conflit avec la politique de l'Esprit est celui de l'intérêt national, qui se reflète et se sublime dans l'âme du citoyen sous l'aspect du patriotisme. Le patriotisme engendre les plus belles, les plus profondes émotions de l'homme ; elles le transportent au-delà de lui-même. Mais sont-ce toujours les plus pures ?

Quels sont en effet les rapports du patriotisme et de la morale ? Que sont-ils en fait ? Que devraient-ils être ? Nous touchons ici à un point névralgique du problème de la morale et de la politique. Il faudrait une longue étude pour traiter ce sujet avec toutes les

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

déliçates nuances qu'il comporte. Nous nous bornerons à quelques réflexions.

On ne saurait nier qu'au cours de ce dernier siècle (pour ne pas parler des autres où la notion de patrie était moins bien définie) le patriotisme ait entretenu l'esprit de guerre, qu'en prenant la forme de l'égoïsme sacré il ait été une cause de méfiance entre peuples, qu'en poussant les citoyens à mettre l'intérêt de leur nation « au-dessus de tout », il ne les ait guère préparés à se soumettre aux normes d'une justice internationale.

Sans doute objectera-t-on qu'il ne s'agit pas là du vrai patriotisme, mais d'un patriotisme mal compris, de chauvinisme, de nationalisme. Je n'en disconviens pas. Mais précisément, comment faire pour que ces caricatures du patriotisme soient éliminées au profit du « vrai » patriotisme ? Car le chauvin, le nationaliste est intimement persuadé qu'il est un authentique patriote (il croit même être le seul à l'être). C'est avec la conviction d'accomplir le plus sacré des devoirs qu'il mettra sa vie au service de son pays, même si

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

celui-ci le convie à une agression injuste, n'ayant d'autre mobile qu'un impérialisme orgueilleux. Et alors, où trouvera-t-on le critère qui distinguera le « vrai » patriotisme du patriotisme indésirable ?

La réponse, en somme, est bien simple (en théorie tout au moins !) : *Le patriotisme est légitime dans la mesure où il se subordonne à la loi morale ; il est illégitime dans la mesure où il tend à la supplanter, à la plier à l'intérêt national, lorsque celui-ci ne s'harmonise pas avec elle.* On pourrait dire aussi : Le patriotisme est légitime lorsqu'il reste un *moyen* de stimuler les citoyens à travailler au bien commun ; il est illégitime lorsqu'il devient une *fin* en soi, lorsqu'il ne vise qu'à la satisfaction égoïste que procure le triomphe national, sans que ce triomphe soit lui-même au service d'une cause plus haute, en harmonie avec les valeurs suprêmes de la civilisation. En bref, le patriotisme est légitime lorsqu'il est au service de l'Esprit, et non de la Force.

Il en résulte que, pour une politique de l'Esprit, le culte de la Patrie ne doit pas se



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

substituer au culte du Bien <sup>1</sup>. Et le Bien ne doit pas être défini « tout ce qui est utile à la Patrie ». — Lorsque, par exemple, au moment de l’Affaire Dreyfus, des centaines de milliers de Français, au premier rang desquels le nationaliste Maurice Barrès, acclamaient le « faux patriotique » du colonel Henry, lorsque ce même Barrès écrivait (Barrès précurseur de *Mein Kampf*!) : « la patrie eût-elle tort, il faut lui donner raison », lorsque M. Ch. Maurras estime que le culte de la patrie comporte « la haine de l’Etranger », nous avons décidément là des formes de patriotisme qui sont en opposition directe avec la morale.

Mais ces façons de penser, est-il bien certain que nous ne les rencontrons pas, sous une forme plus ou moins atténuée sans doute, chez la plupart de ceux qui, tout-à-fait sincèrement, ont conscience de n’entretenir dans leur cœur que le patriotisme le plus limpide et le plus irréprochable ? Ne sont-ils pas continuellement

---

<sup>1</sup> Pour beaucoup, la patrie est comme un plafond peint en bleu tendre qu’ils prennent pour le ciel, alors que, précisément, il le leur cache.

## **Morale et Politique** ou Les vacances de la Probité

enclins, malgré eux, grâce à l'amour qu'ils portent à leur pays, à placer son intérêt, ou ce qu'ils croient tel, au-dessus des principes dont le respect absolu serait cependant indispensable à l'établissement d'une collaboration entre les nations ? Par exemple, n'est-ce pas l'intérêt national, tel qu'on le conçoit couramment, qui, en se refusant à la moindre concession relative à la « souveraineté nationale », a fait échouer la plupart des transactions de la S. d. N. en vue d'une paix et d'un désarmement évidemment utiles à tout le monde ? Il faut avoir le courage de regarder la vérité en face.

Nous voyons ainsi la passion nationale ajouter son influence à celles, dont nous avons parlé, qui obscurcissent l'intelligence.

Et alors la question se pose d'un réajustement du patriotisme traditionnel aux circonstances nouvelles qui sont celles de l'humanité d'aujourd'hui, dont la vie implique, plus que cela n'a jamais été le cas, une étroite coopération internationale. Cette question est la première à élucider pour la reconstruction de notre pauvre monde.

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

Pour la résoudre, il convient de se demander *quelle est la fonction du patriotisme*. Et tout d'abord, notons ces deux faits : 1. Le patriotisme d'une nation est un sentiment impliquant une relation avec autrui, je veux dire que ce sentiment n'existerait pas si cette nation était seule à occuper la surface terrestre. Il se confondrait alors avec le dévouement au bien de la communauté, il ne manifesterait pas cette sorte de susceptibilité qui est l'un de ses indéniables caractères. Le patriotisme, donc, a toujours une pointe dirigée vers quelqu'un d'autre. 2. Le patriotisme n'est pas constamment, dans une nation donnée, au même niveau d'intensité ; il présente des périodes d'accalmie, des moments d'exaspération. Accalmie dans les temps où cette nation n'est pas menacée par une autre, ou n'est pas en concurrence avec une autre (par exemple dans le domaine commercial, sportif, etc.), exaspération dans le cas contraire.

Ces deux faits font ressortir la fonction du patriotisme : celui-ci a pour rôle de faire face aux circonstances lorsqu'une nation est en

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

compétition avec une autre, en exaltant les dynamismes mentaux susceptibles de lui assurer la victoire.

Pour une politique de l'Esprit, cette compétition n'est légitime que si elle a pour objet de remplir, en mobilisant toutes les forces dont une nation est capable, les buts suprêmes d'une humanité civilisée. Je me figure que le patriotisme doit être, dans le concert des peuples, ce qu'est l'amour-propre bien compris pour le musicien dans un orchestre : jouer sa partie le mieux qu'il peut, afin que ne soit pas, par sa faute, troublée l'harmonie de l'ensemble.

### § 7. CONCLUSIONS

@

Les divers facteurs que nous venons de passer brièvement en revue s'ajoutent le plus souvent les uns aux autres, fusionnent entre eux, et, chez un individu donné, il serait souvent malaisé de les distinguer. Le but auquel tous concourent subconsciemment, c'est de renforcer la résistance du moi inférieur, le moi des instincts et des satisfactions égoïstes, en

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

dissimulant leur jeu sous un manteau de noblesse. Lorsque la morale les gêne ils inventent une morale-Ersatz qui fait figure de sagesse (par exemple le « réalisme »).

Un rayon de claire raison suffirait à dissiper ces fantômes affectifs. Mais, précisément, ce rayon lui-même n'est plus capable de luire, car l'esprit est descendu au-dessous de la région où cette lumière pourrait s'allumer.

En sondant on trouverait sans doute que la racine commune des facteurs que nous avons détaillés, est la crainte, la peur qui est l'instinct le plus puissant de l'homme et des animaux : la crainte, par les sacrifices qu'exige toute action morale, de perdre la position qu'on avait, et de reculer, au lieu d'avancer, dans la lutte pour l'existence — la crainte du risque.

Cette peur fondamentale inhibe les fonctions supérieures de l'homme, et produit chez lui une sorte de régression psychologique, qui abaisse sa mentalité à un niveau inférieur ; la démission de l'intelligence en est le caractère typique.

@

## CHAPITRE VI

### REMÈDES A L'IMPROBITÉ

@

Quel remède apporter à cette maladie du corps social que constitue l'improbité ? — Nous avons vu que les éclipses de la probité, éclipses qui sont parfois si fréquentes qu'elles produisent dans la vie politique un obscurcissement quasi-permanent, relèvent de facteurs psychologiques profonds, tenant eux-mêmes aux particularités de la psychologie des masses. C'est dire qu'il n'est pas commode de les débusquer. Comme ils agissent d'une façon absolument inconsciente, la seule façon d'en avoir raison serait *d'en prendre conscience*. Ce n'est pas chose facile, car ils affaiblissent justement la clairvoyance qui serait nécessaire pour les apercevoir chez nous-même ; (nous les voyons beaucoup mieux opérer chez les autres). Mais la difficulté de la tâche ne doit pas nous retenir de l'entreprendre.

La technique de la probité. Nous ne pourrions ici qu'effleurer ce grand sujet, en espérant que

ces quelques réflexions en suggèrent d'autres au lecteur.

### § 1. L'IMPROBITÉ PAR IMPRUDENCE

@

Il peut arriver que, lorsque notre cerveau est victime des défaillances dont nous avons parlé, ce soit simplement faute d'y avoir pris garde. Et nous pouvons plaider les circonstances atténuantes : nous n'avions pas voulu cela. Il y a assurément un écart aussi grand entre tromperie voulue et improbité inconsciente qu'entre un assassinat et un homicide par imprudence.

Néanmoins, celui qui commet un homicide par imprudence ne saurait être entièrement disculpé. Il n'a pas fait attention alors qu'il aurait dû se tenir sur ses gardes. — Je pense qu'il en est de même de ce que j'appellerai l'« improbité par imprudence ». Avant de parler, avant d'agir, nous devons prendre garde aux embûches que nous tendent à chaque pas les ennemis intérieurs que sont pour notre intelligence et notre jugement moral ces

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

démons : l'intérêt, la peur, l'esprit partisan, qui, nous l'avons vu, viennent briser notre unité spirituelle. Nous le devons, et nous le pouvons aussi, en tout cas dans une large mesure. Le tout est d'y penser, et surtout, de le vouloir.

Un moyen à recommander : lorsque nous désirons juger un événement politique, ce qui peut le justifier ou au contraire en aggraver la portée morale, remplaçons dans notre esprit les noms des partis ou des pays trop chargés pour nous d'affectivité, comme fasciste ou communiste, Allemagne ou Ethiopie, Russie ou Tchécoslovaquie, Angleterre ou Japon, Italie ou Géorgie, par des symboles neutres (la neutralité a parfois du bon), les lettres A, B, C... par exemple. En raisonnant ainsi sur des idées, nous écarterons de notre pensée les sympathies ou les antipathies qui en gênaient l'objectivité. Et nous nous demanderons alors : l'agression de E contre F survenue dans telles circonstances et que j'ai qualifiée de « banditisme », est-elle réellement plus odieuse que l'agression de X contre Y, survenue dans des circonstances analogues ? Le bombardement de villes



## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

ouvertes commis par K au détriment de L n'est-il pas aussi odieux que celui commis par S aux dépens de T ? Le crime politique de W est-il plus ou moins excusable que celui de Z ? Si nous avons approuvé G de travailler à l'agrandissement de son espace vital, est-il logique de reprocher à H d'y songer à son tour ?... Peut-être bien cette sorte d'algèbre éviterait-elle parfois la faute des deux poids et des deux mesures !

### § 2. L'ÉDUCATION

@

Fait-on tout ce qu'il faudrait, dans nos écoles, dans nos collèges, dans nos familles, pour apprendre à bien penser ? Apprendre à bien penser, ce n'est pas, on l'a dit mille fois, se gaver de connaissances. La fonction essentielle des « humanités », ce n'est pas, comme on l'a cru (et le croit encore) à la suite d'une étrange aberration conformiste, savoir traduire sans dictionnaire du grec ou du latin. Elle est de former « l'homme », c'est-à-dire la

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

personnalité <sup>1</sup> ; elle est de lui faire atteindre cette unité spirituelle caractérisée par le fait que le « moi supérieur » est capable d'apercevoir et de déjouer les pièges que lui tend le « moi inférieur », — cette unité spirituelle grâce à laquelle l'individu, restant fidèle à ses principes, *ne triche pas*, en jouant à la fois sur deux tableaux. En bref, faire ses « humanités », c'est se former à la probité, en apprenant à bien penser.

Mais apprendre à bien penser, ce n'est pas seulement apprendre à bien raisonner. Car il ne suffit pas que tournent sans grincer les rouages de notre machine pensante, il importe surtout que le grain qu'on lui donne à moudre ne soit pas avarié (chacun sait qu'on peut raisonner juste sur des données fausses). — Bien penser, c'est recourir à l'observation, à l'expérience, à l'examen impartial des faits ; c'est distinguer les jugements subjectifs de valeur des jugements objectifs d'existence ; c'est tenir compte, pour

---

<sup>1</sup> Dans un beau livre, *Les humanités et la personne* (Neuchâtel, 1939), M. Louis MEYLAN, vient de nous le rappeler encore, avec une éloquence émouvante.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

la surmonter, de cette « diversité des univers » qui rend les hommes incompréhensibles les uns aux autres ; c'est encore penser courageusement, ne pas craindre de regarder la vérité en face, de remonter le courant, de « penser difficilement », comme disait Thibaudet.

Mais le meilleur moyen d'entraîner les jeunes à cette pensée loyale, cohérente, fidèle à elle-même, qui les retiendra de mettre la probité en vacances, c'est *l'exemple* : une atmosphère intellectuelle et morale qui baignera le développement de leurs facultés. Or ici, nous nous heurtons à une difficulté redoutable. Le malheur veut que les enfants doivent être éduqués par des adultes, par un milieu familial et social qui leur donne journallement le spectacle des défauts dont il s'agirait justement de les préserver. Comment former des non-conformistes dans une ambiance conformiste ? Tragique cercle vicieux ! Pour renouveler le monde, il faudrait renouveler l'éducation des enfants, et pour renouveler l'éducation des enfants, il faudrait avoir renouvelé le monde !

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Comment faire alors pour promouvoir une véritable éducation humaniste, capable de former les bons ouvriers de l'humanité de demain, d'une humanité qui ne soit pas, comme celle d'aujourd'hui, tout imprégnée de bestialité ?

Force est bien d'adresser un énergique appel à la conscience, à la clairvoyance des adultes... <sup>1</sup>.

### § 3. L'INTERVENTION DES ÉLITES

@

La plupart des adultes seraient parfaitement capables de bien penser ; beaucoup le font sans doute *in petto*. Mais ils n'osent pas dire ce qu'ils pensent, par peur conformiste, parce que le clan est impitoyable, nous l'avons vu, à ceux qui osent se libérer de sa tyrannique tutelle.

---

<sup>1</sup> Il ne peut être question de montrer ici ce qui devrait être fait, ce que l'on a déjà tenté de faire, dans le domaine de l'éducation internationale, de « l'éducation pour la paix », efforts qui, d'ailleurs, ont fort peu intéressé le grand public. Rappelons seulement le danger d'un enseignement de l'histoire mis au service de la passion nationaliste, qui dresse les enfants à mépriser ou à haïr les autres pays (voir à ce sujet J-L. CLAPARÈDE : *L'enseignement de l'histoire et l'esprit international*, 2<sup>me</sup> éd., Paris, 1931).

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Gardons-nous de leur jeter la pierre. S'ils doivent à ce clan leur situation, leur gagne-pain, comment leur reprocher leur silence ?

Par contre, il en est d'autres dont le devoir serait de parler haut et ferme : ceux dont la fonction même est de défendre les droits de l'esprit. Tel est leur poste de combat. S'ils l'abandonnent, ils trahissent. M. Benda a consacré naguère à la *Trahison des clercs* un livre fameux, où il montre qu'à l'encontre du clerc ancien, cultivant des idéaux opposés au réalisme des multitudes, beaucoup de clercs modernes mettent leur talent au service des passions politiques, flétrissent l'amour du spirituel, et suivent le troupeau au lieu de le conduire.

A ces intellectuels emportés par les passions partisans, tout appel serait vain. Il en est d'autres, cependant, qui voient clairement où ces passions mènent. Mais, cloîtrés dans leur tour d'ivoire, ils renoncent à crier aux hommes le péril qui les menace. Ils reculent devant ce petit effort. Quelques-uns allèguent que ce n'est pas là leur tâche. Mais est-ce la désertion que de

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

défendre les méthodes de vérité qui l'inspirent, et qui mériteraient de n'être pas moins honorées et pratiquées dans la vie que dans les laboratoires ?

Dans un discours aux étudiants (25 octobre 1938), où il les exhortait à « prendre conscience de leur devoir d'intellectuels », M. Victor Martin, recteur de l'Université de Genève, disait : « Nous serons donc, si nous voulons être fidèles à l'esprit universitaire, systématiquement non-conformistes ». Trop peu d'entre nous suivent ce conseil, remontent le courant au lieu de se laisser emporter par lui. C'est que, pour être universitaire, on n'en est pas moins un homme rattaché à quelque clan, à quelque milieu qu'on n'a pas toujours le courage de se mettre à dos. Il est évidemment beaucoup plus simple, sinon de hurler avec les loups, du moins de se taire, de se tenir coi. C'est assurément le moyen de n'avoir pas d'histoires...

Mais alors, c'est la démission de l'intelligence...

Que les intellectuels prennent donc conscience de leur devoir ! Venant de ce

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

domaine universel en son essence qu'est la Science, domaine placé sous le signe de la probité, et que la passion ne saurait pénétrer sans la rendre stérile, ils sont à même, mieux que personne, d'élever certains débats au-dessus des mesquineries des clans et des partis. — Si, depuis vingt ans, les partisans de l'Esprit avaient déployé la même énergie que les adeptes de la Force, le monde n'en serait pas où il est aujourd'hui !

A côté des universitaires, les églises devraient être les apôtres de la probité dans la vie politique et sociale. Souhaitons qu'elles comprennent bientôt (pas trop tard si possible) que ce devoir est aussi le leur.

### § 4. LE ROLE POSSIBLE DE LA PRESSE

@

Etant donnée la carence des élites et celle des églises, ce sont les journalistes qui ont été, depuis près d'un demi-siècle, les directeurs spirituels des peuples.

Est-il besoin de montrer longuement le rôle

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

immense que pourrait exercer la presse, la presse quotidienne surtout, si elle voulait combattre le bon combat ?

Les journalistes eux-mêmes se rendent bien compte qu'ils ont charge d'âme, qu'ils exercent dans notre communauté un véritable sacerdoce. Répondant à l'initiative des Groupes suisses d'Oxford, un certain nombre de journalistes suisses ont signé récemment une belle déclaration publiée par la *Gazette de Lausanne* du 26 février 1939. Nous en extrayons quelques passages :

« Dans son double rôle d'éducatrice et de porte-parole du public, la presse se trouve en face de grandes possibilités comme aussi de grandes responsabilités. Elle a le pouvoir de former une opinion publique unie et celui de combler les fossés en créant une compréhension des problèmes des nations voisines.

» Dans le cadre de la politique intérieure, son attitude peut opérer des rapprochements et conduire à des ententes entre partis opposés.

» Mais pour accomplir d'aussi hautes tâches, il faudrait qu'elle puisse mettre à nu les tares de notre époque. Il s'agit non seulement de déceler les symptômes des divisions nationales, mais d'en



## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

attaquer les causes profondes.

» En faisant notre bilan, il nous faut aborder franchement les faits, même si notre parti se trouve en faute. C'est en reconnaissant nos fautes que nous pourrions mériter l'estime et la confiance du parti adverse.

» La condition préalable d'une vraie unité nationale est un Réarmement moral et spirituel dans lequel nous autres, journalistes, qui attachons tant d'importance à nos traditions de liberté et à notre sens des responsabilités, avons un rôle tout spécial à jouer. Ceci exige dans notre travail professionnel une discipline d'expression de notre pensée et un contrôle constant de soi-même. »

On ne saurait mieux dire.

La responsabilité du journaliste est considérable. Il peut faire accroire à ses lecteurs à peu près tout ce qu'il veut. Il suffit pour cela qu'il flatte certaines tendances que nous avons détaillées. Elles sont profondément ancrées dans la nature humaine. C'est non à les encourager, mais à les contrecarrer, pour notre salut et pour celui de la cité, que consiste le devoir de qui veut servir l'Esprit.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

Ce devrait être l'ambition de la presse, au lieu de subir la vague et de se laisser rouler par elle, de chercher à s'élever au-dessus.

La vie sociale entraîne à chaque pas à des jugements erronés. Pour dénoncer ces « erreurs constantes » et les corriger, comme les astronomes corrigent les erreurs constantes de leurs instruments, un journaliste devrait, tel un historien, avoir l'étoffe d'un savant : non seulement savoir beaucoup de choses, mais surtout se plier aux méthodes de probité de la science, se pénétrer de ce qu'on appelle « l'esprit scientifique ».

« Les erreurs constantes dues au patriotisme, a dit Stratton <sup>1</sup>, devraient être recherchées avec attention *et* éliminées, si l'on veut que les nations soient conduites au port. »

Mais les journalistes sont, en fait, les premiers venus : des hommes auxquels on ne demande aucunes études spéciales, ni aucun examen. Un pharmacien de village ne peut

---

<sup>1</sup> STRATTON. *Social Psychology of International Conduct*, 1929, p. 360.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

pratiquer qu'avec un diplôme. Le premier journaliste venu peut, consciemment ou inconsciemment, intoxiquer le public tous les jours de l'année, et jouir d'une impunité absolue.

Numa Droz nous a enseigné qu'un magistrat digne de ce nom ne doit pas être un « homme de parti ». — De même, un journal, pour défendre une politique de l'Esprit, ne devrait pas être un « journal de parti » — aussi longtemps du moins que les partis sont infectés de l'esprit de parti.

Hélas ! bien loin de s'atteler à cette œuvre de vérité, la presse attise, chaque jour que Dieu fait, et envenime, les querelles des hommes. Aussi, auprès des penseurs, la presse a-t-elle plutôt... une mauvaise presse.

Il faudrait qu'elle ne s'inféodât à aucun parti, à aucune caste, bref, qu'elle fût libre.

Je pense que si la grande presse de tous les pays eût été favorable, par exemple, à la Société des Nations et à ses idéaux, si elle avait, pendant quinze ans, défendu ceux-ci avec

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

force et conviction, cela eût créé dans le monde un courant d'opinion tel qu'aucun dictateur n'eût réussi à le braver.

Et la presse de notre pays, celle de la Suisse romande en particulier ? Quel rôle magnifique elle eût pu jouer, au cours de ces vingt années d'après guerre ! Admirablement placée pour être entièrement impartiale, elle eût pu servir de phare à l'opinion mondiale.

Malgré les dix millions d'hommes qui s'étaient sacrifiés de 1914 à 1918 pour asséner le dernier coup à la politique de la Force — elle n'a jugé la colossale partie qui se jouait dans le monde qu'à la seule et mesquine lumière de ses intérêts de parti, de classe, de politique intérieure. La grosse question pour elle était celle-ci : Quel parti tirerons-nous des événements du monde pour les prochaines élections ?

En sera-t-il toujours ainsi ?

Un grand quotidien romand ne se fera-t-il pas l'organe de la vérité — et rien que de la vérité — pour mener la guerre contre la

## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

tricherie, le mensonge, le « réalisme » où qu'il se rencontre, pour entraîner les masses à cette magnifique croisade et pour rendre à l'Esprit le piédestal d'où la Force l'a précipité ?

Ce serait, à mon avis, la seule façon de contribuer à la « défense spirituelle » de notre pays et, par lui, par-dessus lui, de l'humanité tout entière.

@

## **Morale et Politique** ou Les vacances de la Probité

C'est devenu un lieu commun de constater que, au cours de ce dernier demi-siècle, le progrès des sentiments moraux et sociaux n'a pas suivi celui de la science et de la technique. Mais est-il juste d'en conclure, comme on le fait souvent, à la condamnation de l'intelligence ? A en croire certaines affirmations, ce serait elle, l'intelligence, qui serait responsable des maux du temps présent.

Comme chacun sait, deux groupes, bien distincts, de facteurs dirigent la conduite humaine : 1) les mobiles affectifs qui posent les fins, les idéaux auxquels nous voulons atteindre ; 2) l'intelligence qui découvre les moyens d'y parvenir.

Or, certainement, la plupart des hommes aspirent à la tranquillité, au bonheur et à la paix qui rend possible, en nous permettant la culture des vertus familiales, celle de l'art et de la science. Mais que voyons-nous ? — Les hommes ont tout fait dans ces dernières décades (ne parlons que de celles-ci) pour aboutir à un résultat exactement opposé.

## Morale et Politique

ou Les vacances de la Probité

De cet échec l'intelligence est-elle responsable ? Je veux dire : est-ce parce qu'on a été trop intelligent, qu'on n'a pas abouti où l'on désirait ? Evidemment non. Cet échec provient justement de ce que l'on n'a pas suffisamment mobilisé son intelligence, sa raison, qui seule eût été capable d'amener au point où l'on souhaitait d'arriver.

En bref, une funeste contradiction a pesé sur l'esprit des hommes. Faute d'avoir convenablement utilisé leur raison, ils n'ont pas aperçu cette contradiction. S'ils ne s'en sont pas aperçus, répétons-le, ce n'est pas parce qu'ils ont trop pensé, parce qu'ils ont été trop raisonnables, mais parce qu'ils ne l'ont pas *été* assez.

Un seul exemple : la Société des Nations. Pourquoi a-t-elle échoué dans son beau plan de coopération universelle ? Parce que les hommes, et surtout leurs gouvernements, ont voulu à la fois deux choses qui s'opposaient : la coopération et la souveraineté nationale. C'est ce dogme de la souveraineté nationale qui a poussé, par exemple l'Angleterre à repousser le protocole de Genève en

## **Morale et Politique** ou Les vacances de la Probité

1924. — On pourrait donner de cette démission de l'intelligence cent autres exemples.

Bien loin que la raison et la morale s'opposent, celle-ci ne saurait se passer de celle-là.

« Travaillons à bien penser, voilà le principe de la morale. »

« Bien penser. »

L'idée n'est pas une entité mystérieuse. C'est quelque chose de très réel (n'en déplaise aux « réalistes »). C'est un processus biologique, un facteur de la conduite : l'idée prépare la conduite, elle la contrôle, elle la guide à son but.

Une idée est une force. Si cette idée comprend deux forces contraires, elle s'annule, ou elle produit l'incohérence, chacun des éléments contenus dans l'idée agissant à son tour.

Dans l'époque critique que nous traversons, être un agent formateur de cette « humanité » civilisée, dépourvue de « bestialité ». Etre les bons ouvriers qui ont à forger les bases de l'humanité de demain.



## **Morale et Politique**

ou Les vacances de la Probité

On ne peut pas plus construire un monde fondé sur la justice et la vérité en violant les principes fondamentaux de toute collectivité humaine, — qu'il n'est possible de construire une tour Eiffel sans respecter les lois de la physique et de la métallurgie.

Il n'est pas possible de bâtir un monde où devra régner la probité et, pour en faciliter la construction, de faire appel au « réalisme », en mettant la probité en vacances.

Ce n'est que si l'on joue au jeu de l'Esprit sans tricher que la vie me semble valoir la peine d'être vécue.

@